

LA GUERRE PSYCHOLOGIQUE :

LES TRACTS AÉRIENS

A Fréchencourt réside un membre de la très honorable Psychologic War Society, association internationale de collectionneurs de tracts de guerre dont le siège est à Birmingham, en Angleterre. Ils sont une cinquantaine en France. Depuis 1988, Daniel Grain a accumulé environ 400 tracts de propagande. Sa collection s'est enrichie en septembre 1990 à la suite d'un don d'une vingtaine de tracts britanniques et américains que Marthe Crampon avait elle-même ramassés entre 1942 et 1944 à Béhencourt.

FIN JUILLET 1940.

Des sirènes hurlent, des tirs de D.C.A.* saluent le passage d'avions "haut dans le ciel". Ce serait une nuit banale d'occupation si, au petit matin, quelques passants ne faisaient connaissance avec le premier tract distribué sur la France par la R.A.F.*.

Au nord d'Amiens, de nombreuses feuilles parsèment les champs de Monsieur Pionnier, cultivateur ; il en ramasse une poignée qu'il dissimule sous le collier de son cheval. Ce soir, demain, ses amis apprendront les raisons ayant amené le drame de Mers-El-Kébir*, le 3 juillet 1940.

Monsieur Pionnier conservera toujours un exemplaire des tracts glanés sur ses champs. A la fin de la guerre, il aura risqué plus de 40 fois sa vie par patriotisme, par désir de nuire à l'occupant.

Qu'il en soit ici remercié.

1939 - 1940

**LA PROPAGANDE
FRANÇAISE SUR
L'ALLEMAGNE**

La guerre psychologique est de tous les temps ; la propagande de démoralisation de l'adversaire au moyen de tracts lancés par avion, déjà acharnée en 1914-1918, s'intensifie considérablement au cours de la 2^{ème} Guerre Mondiale.

Dès 1939, la 6^{ème} section du 2^{ème} Bureau* français organise la

propagande chez l'ennemi avec le souci de convaincre les Allemands du caractère malfaisant de leur régime politique.

De septembre 1939 à mai 1940, plus d'une centaine de feuilles ou brochures isolées sont lancées sur l'Allemagne. Il y a lieu de citer :

- les révélations faites par Hermann Rauschning, ancien président du Sénat de Dantzig, sur ses entretiens avec Hitler,

- le texte de la première Encyclique du Pape PIE XII,

- un appel de Paul Claudel, une lettre à un Allemand de Georges Duhamel, et bien des dissertations pouvant toucher plutôt des docteurs en philosophie que la jeunesse hitlérienne,

- plus efficace, une photo de Hitler avec des jeunes gens au milieu d'un cimetière, une légende rappelant que la politique d'espace vital* réserve... son coin de terre à chaque Allemand.

Hansi* écrira le 18 novembre 1944 que la vaste organisation mise sur pied n'a jamais pu faire de travail bien utile, mais elle a, lors de la débâcle, abandonné toutes les archives.

1939-1940

**LA PROPAGANDE
ALLEMANDE SUR LA
FRANCE**

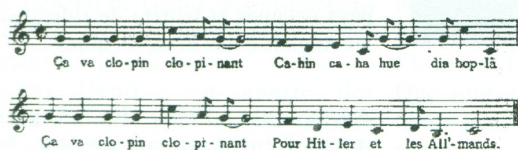
Les Allemands disposent, dès la déclaration de guerre, de puissants moyens et de nombreux spécialistes pour assurer leur "Guerre des nerfs". Les thèmes de la propagande allemande contribuent à créer l'atmosphère de la "drôle de guerre" : l'Allemagne n'a pas voulu la guerre



ÇA VA CLOPIN CLOPINANT

AIR : Le fiacre.

Mai 1942



Ce va clopin clopinant
Cahin caha hue dia hop-là !
Ca va clopin clopinant
Pour Hitler et les All'mands.
Ils ont beau tout occuper
Cahin caha hue dia hop-là !
Ils ont beau tout occuper
Leurs raisons sont diminuées :
Y a d'jà deux millions d'Nazis
Cahin caha hue dia hop-là !

Y d'jà deux millions d'Nazis
Qu'ont été tués en Russie.
A Rostock, Augsburg, Lubeck
Cahin caha hue dia hop-là !
A Rostock, Augsburg, Lubeck
Qu'est-c'qui leur tomb' sur le bec !
Allons Hitler, continuez
Cahin caha hue dia hop-là !
Allons Hitler, continuez
Où ça va-t-il vous mener ?

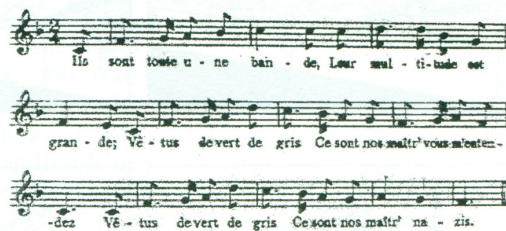
22



LA COMPLAINTÉ DES NAZIS

AIR : Complainte de Mandrin.

Novembre 1942



Occupant notre patrie
Menant la bonne vie
Ils ont pris et volé
Tout ce qu'on peut...vous m'entendez
Ils ont pris et volé
Tout ce qu'on peut manger.
Grands as du mouchardage
Fusillant nos otages
Ils veulent prendre nos gars

Pour les em'ner...vous m'entendez
Ils veul' prendre nos gars
Pour les emm'ner là-bas.
Mais un peu de patience
Ils quitteront la France
Vous ne les verrez plus
Ils sont déjà vous m'entendez
Vous ne les verrez plus
Ils sont déjà foutus.

23

avec la France, les soldats des deux pays s'estiment et n'ont aucune raison de s'entretuer.

Les Allemands cherchent à démontrer que nos dirigeants se sont laissés entraîner à la guerre par les Anglais. Sur la couverture d'un carnet de 28 pages format 35/50 mm, cette phrase prêtée à Winston Churchill : "Pour anéantir le (sic) hitlérisme, l'Angleterre se battra jusqu'au dernier Polonais, et si la Pologne est détruite, jusqu'au dernier Français".

Un dépliant illustré de Février 1940 "Toujours la même chose" évoque les Bourgeois de Calais, Jeanne d'Arc à Rouen, Napoléon à Sainte-Hélène, avant de montrer un soldat anglais poussant son camarade français à l'assaut de la Ligne Siegfried.

En mai 1940 sont lancées des cartes transparentes "Où le Tommy est-il resté ?" elles représentent des poilus sous la mitraille et par transparence,

des Tommies * lutinant des Françaises de l'arrière.

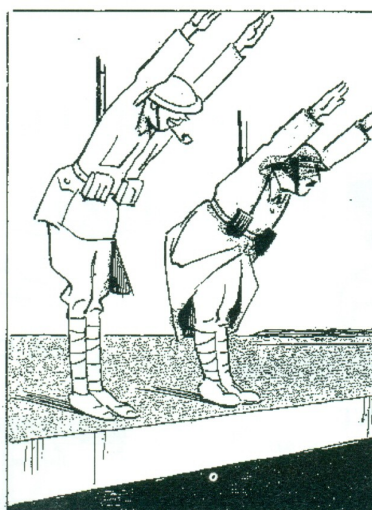
En avril 1940, les feuilles allemandes deviennent menaçantes : "Voulez-vous vraiment (sic) que la guerre totale commence ? soldats Français réfléchissez bien !"

Des cartes illustrées évoquent mutilés, morts, veuves, orphelins. La chanson "Adieu mon Père", paroles de G. Raison, musique de Pierre Lapaix est du même goût douteux.

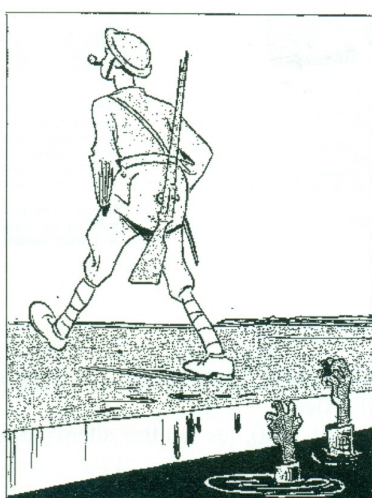
Après le 10 mai 1940, les feuilles adressées aux soldats se multiplient, un bouquet de muguet leur dit : "Que vous seriez heureux, en ce beau mois de mai, sans votre gouvernement de malheur et cette guerre anglaise!"

Des tracts donnent souvent, avec carte à l'appui, la situation militaire "sans espoir". "Français, l'armée Belge a capitulé, la situation est désespérée !".. "Camarades Français, chaque heure de résistance inutile augmentera vos

Extrait d'un recueil de 35 chansons interprétées à la radio de Londres dans l'émission "Les Français parlent aux Français". Les paroles et illustrations sont l'œuvre de Maurice Van Moppes. Ce recueil fut distribué entre mars et août 1943 par la R.A.F.



un ! — — —



*Le Bain de Sang.
Tract allemand lancé
sur la France entre
novembre 1939 et mai
1940, à 1.900.000
exemplaires !*

pertes..”

L’effet psychologique de cette propagande aux heures sombres de mai et juin 1940 est indéniable : elle contribue à donner aux unités tenant encore leurs positions l’impression qu’elles sont isolées et que leur résistance est vaine. Jusqu’à cette période, l’initiative de cette guerre psychologique reste presque exclusivement aux Allemands.

1940-1944 LES ALLIES

La fin des opérations en France et l’occupation de la plus grande partie de l’Europe par la Wehrmacht*

modifient profondément les conditions de la guerre psychologique. Les Allemands agissent désormais directement sur l’opinion publique des pays occupés et tentent de ridiculiser les Anglais et les Français libres.

Après juin 1940, les Anglais intensifient leur action sur les Allemands et tentent de contrecarrer le monopole que s’était forgé Goebbels * en Europe. Ils estiment que, dans les conditions difficiles où ils se trouvent, mieux vaut ne pas farder la vérité : les populations soumises à la domination allemande aspirent à des informations libres plutôt qu’à un “bourrage de crâne” supplémentaire.

La présentation matérielle des tracts subit de profondes modifications. Les textes, noir sur blanc, s’ornent de cocardes, de drapeaux, de liserés, de caricatures puis de photos d’excellente qualité ; un papier excellent, une mise en page parfaite, des textes abondants soulignés de titres frappants donnent aux tracts une présentation luxueuse de véritable magazine pour certains. Une véritable presse aérienne se constitue, de véritables journaux d’informations de 2 ou 4 pages, dont le type est “Le Courier de l’Air” lancé chaque semaine sur la France : éditorial, nouvelles militaires, photos aériennes avant et après bombardements, portraits des chefs militaires alliés, caricatures, communiqués de la France libre, extraits de la presse nazie et des échos sur la collaboration constituent le menu de cet hebdomadaire.

A partir de mai 1942, une “Revue de la Presse Libre” de 2 pages puis une

"Revue du Monde Libre" de 48 pages informent les Français de l'opinion publique des pays alliés.

Les Anglais apportent aussi les appels du Général de Gaulle, les instructions pour les groupes de résistance et des appels de circonstance.

Après l'entrée en guerre des Américains, un hebdomadaire "l'Amérique en guerre" complète la série.

En famille, à l'atelier, au bureau, ces tracts circulent de main en main et sont lus avec avidité. Parmi les feuilles spéciales, contenant des recommandations aux populations exposées aux bombardements en raison de leur voisinage avec les usines travaillant pour l'ennemi ou avec des objectifs militaires, citons le "Courrier de l'Air" du 18 novembre 1943 avisant la population d'Albert et de Méaulte d'un possible bombardement de jour ou de nuit.

De 1940 à 1944 plus de 720 tracts sont distribués sur la France à un rythme croissant : 21 en 1940, 237 en 1943, essentiellement par avions mais aussi par ballons ; sorte de grosses baudruches en toile caoutchoutée, ils transportent plusieurs centaines de tracts réunis par des cordons et libérés par un ingénieux système de mise à feu.

Monsieur Pionnier a la chance, un beau matin, d'en découvrir un, accroché à un arbre ; il le ramène chez lui et - pénurie oblige - le découpe en morceaux : les alèzes ainsi fabriquées garniront les lits de ses jeunes enfants. L'effort des Alliés dans le domaine du tract aérien est gigantesque. En Grande-Bretagne comme aux U.S.A., les journaux durent restreindre leur

format et leur nombre de pages pour permettre l'approvisionnement des imprimeries de tracts.

La R.A.F. a lancé sur le continent près de 6000 millions (6 . 000 . 000 . 000) de papiers de propagande, l'U.S.A.A.F.* 8 000 millions !

Que sont devenus ces milliards de tracts jetés sur toutes les parties du monde ?

La plupart ont été détruits, d'autres ont été rassemblés par les grandes bibliothèques, d'autres constituent quelques collections privées parfois très importantes ; mais beaucoup doivent dormir dans les greniers et risquent de disparaître avec la génération qui leur accorde encore une valeur de souvenir.

Daniel GRAIN

D.C.A. : Défense Contre Avions. Artillerie anti-aérienne.

"Espace vital" : Politique de l'Allemagne nazie d'agrandissement de son territoire.

Goebbels : Ministre de la propagande et de l'information de l'Allemagne nazie.

Hansi : Dessinateur et écrivain alsacien. Créa le service de propagande en 1914.

Mers-El-Kébir : Port d'Algérie.

Le 3 juillet 1940 la flotte française à l'ancre fut bombardée par les anglais.

R.A.F. : Royal Air Force. Armée de l'Air Britannique.

Siegfried (Ligne) : Défense fortifiée allemande faisant face à la ligne Maginot française.

Tommy : Soldat anglais.

U.S.A.A.F. : United States of America Air Force. Armée de l'air des Etats Unis d'Amérique.

Wehrmacht : Armée allemande.

2^{ème} Bureau : Service de renseignements de l'armée française.

LES BLASONS POPULAIRES

Le "Blason populaire" est une petite phrase, en forme de dicton, souvent caustique et satirique, teintée de moquerie et de malice. Au siècle dernier, chaque village picard était ainsi affublé d'un blason populaire définissant soit le trait de caractère dominant de ses habitants, soit une coutume particulière ou encore une activité locale typique. Dans ce troisième article, nous vous présentons les blasons populaires de Flesselles, Saint-Vast-en-Chaussée, Rubempré et Villers-Bocage.

CHES BEUDETS D'FLECHELE

Dès 1850, ce sobriquet qualifie les habitants de Flesselles, village le plus peuplé du canton de Villers-Bocage. Cette appellation de "beudets" ou ânes caractérise-t-elle l'esprit entêté des habitants ? L'entêtement s'accompagne de la bêtise. L'âne est - on le sait - le symbole de l'ignorance. Mais cette universelle réputation de bêtise bien ancrée dans les esprits est un préjugé très injuste, puisque l'on fait de l'âne un prophète, ou plutôt un météorologue infallible : s'il se roule dans la poussière, on peut être assuré du beau temps ; s'il dresse les oreilles, la pluie est certaine.

Depuis que le monde existe, un seul âne a parlé : c'est celui de Balaam, prophète ou devin habitant la ville de Phetor, près de l'Euphrate. Selon la Bible, alors qu'il se rendait chez Balac, roi de Moab pour y prononcer des malédictions contre les Hébreux, l'âne qui le portait refusa d'avancer et se mit à parler pour lui reprocher sa cruauté.

On donne une autre origine au sobriquet des Flessellois. Autrefois, à l'emplacement de l'actuelle église édifiée entre 1868 et 1871, existait une vieille église, dont la grand'porte, en fort mauvais état, ne fermait plus. Un âne, passant un jour par là, aperçut de l'eau dans un bénitier en marbre noir de style roman. L'animal, qui avait soif, entra dans le saint lieu et but au bénitier. Depuis ce temps, on ne baptise plus que des baudets à Flesselles !

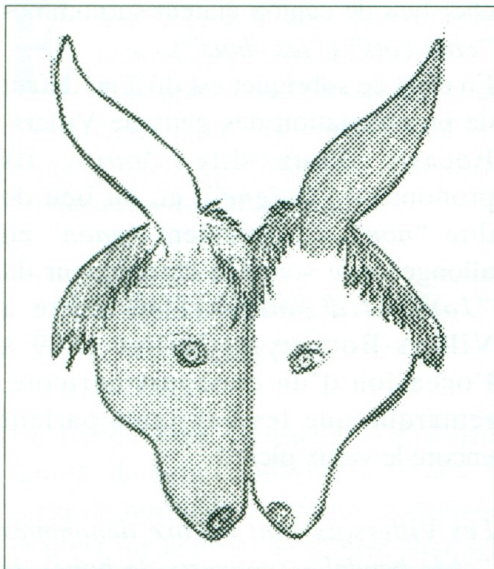
D'autres expliquent ce brocard de

façon bien plus plaisante. Un artisan chargea un jour son baudet de longues lattes de bois pour aller les vendre à Amiens ; au lieu de placer les lattes en long, notre homme les mit en travers. Aussi lorsqu'il arriva à la Porte Montescu d'Amiens, près de la citadelle, limite septentrionale de la ville, le baudet ne put entrer. Notre Flessellois fit demi-tour et revint dans son village en disant que les portes d'Amiens étaient trop étroites et qu'il n'y avait pas moyen de passer.

Ne faudrait-il pas mieux admettre que ce blason leur fut donné parce qu'ils employaient plutôt des baudets avec des bâts que des chevaux tirant des voitures à cause du mauvais état des chemins et de la configuration accidentée de leur terroir ? Aux endroits difficiles, ils devaient aider leurs ânes et on a dû dire d'eux en les plaignant : "Ils ont du mal comme des baudets !" En effet Flesselles comptait autrefois beaucoup de blattiers effectuant le transport des grains à dos d'ânes ou de mulets vers les marchés amiénois. En voyant passer ces courageux animaux qui marchaient à la file indienne, les gens devaient dire : "Voilà les baudets de Flesselles".

Sans rapport avec l'animal de Buridan, un dicton paru à la fin du XIX^{ème} siècle dans la presse locale vante les mérites architecturaux de la nouvelle église construite à la fin des années 1860 : "A Flesselles Catieu sans tours, église à tourelles".

Au début de ce siècle, la tradition orale de l'ânerie supposée des habitants de Flesselles persiste à travers cette petite phrase prononcée le jour de la fête du village : "Vlo le Fête éde Fléchèle,



chés beudets i vont se déferrer da le plaine”.

Mais Flesselles n’était pas la seule commune affublée de ce surnom railleur puisque l’on disait aussi autrefois : *“Chés mulets de Saint-Vast”*.

CHES MULETS DE SAINT-VAST

C’est probablement parce que les habitants de Saint-Vast-en-Chaussée préféraient le mulet au cheval, tant il est vrai que le mulet est moins délicat et moins maladif que le cheval et qu’il porte mieux les fardeaux. Mais d’autres prétendent que, comme leurs voisins de Flesselles, les gens de Saint-Vast sont réputés être fort entêtés. En fait, l’origine de ce blason populaire réside sans doute dans l’existence de nombreux blatiers ou marchands de blé qui faisaient le commerce au détail de grains dans un lieu circonscrit se bornant à l’approvisionnement d’un

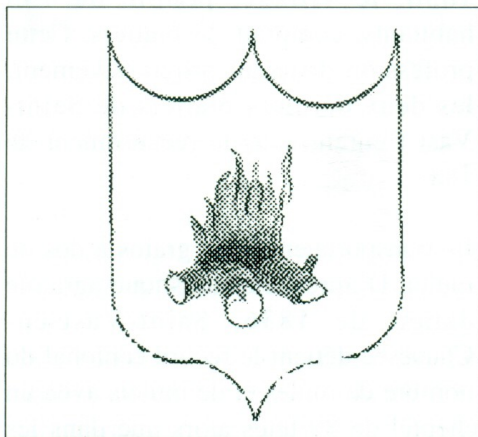
canton ou d’une agglomération urbaine voisine comme Amiens. Les blatiers achetaient à des cultivateurs pour revendre. Au recensement de 1836, le village, peuplé de 735 habitants, comptait 23 blatiers. Cette profession disparaît progressivement, les deux derniers blatiers de Saint-Vast figurent dans le recensement de 1881.

Ils transportaient leurs grains à dos de mulet. D’après une statistique agricole datant de 1836, Saint-Vast-en-Chaussée détient le record cantonal du nombre de mules et de mulets avec un cheptel de 89 têtes alors que dans les 22 autres communes du canton de Villers-Bocage cet effectif ne dépasse pas la dizaine ! Certes, au fil des ans, la race mulassière recule dans ce village, en 1866 on ne dénombre plus que 12 mulets adultes et 6 seulement en 1899. Leur cousin - l’âne - est fort prisé également comme le prouve ce dicton : *“Baudet d’Saint-Vost, Bien m’né vaut ein qu’vo”*.

CHÉS CULS BRULÉS DE RUBEMPRÉ

Le sol du terroir de Rubempré est silicieux, sablonneux et perméable aux rayons du soleil ; en s’asseyant par terre, les paysans sentent une douce chaleur. Ce mot désignant le postérieur humain entre dans la composition d’un très grand nombre de sobriquets appliqués aux personnes et à une foule de villages. Pour désigner une jeune fille qui aura une belle dot en terres, on disait autrefois dans le département de

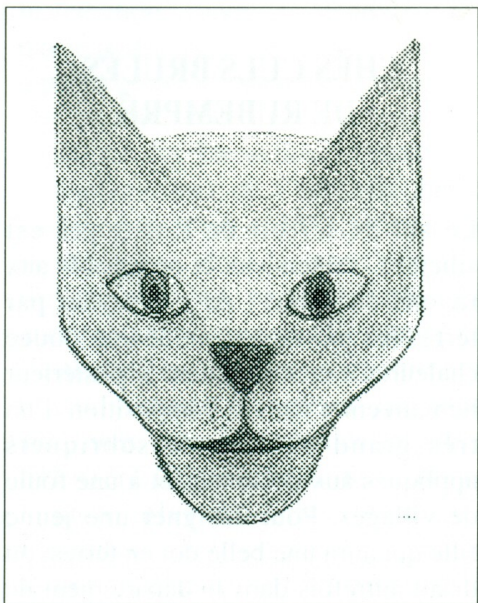
l'Eure qu'elle avait le "*cul terreux*". Dans l'Aisne, les gens de Sons et Ronchères étaient appelés les "*culs de son*" ;



c'était sans doute un calembour inspiré par le nom de ce village.

CHÉS COTS DE VILLERS

Sous le prétexte qu'ils semblaient miauler en parlant, les habitants du



chef-lieu de canton étaient surnommés "*chés cots*" ("*les chats*").

En effet ce sobriquet est dû à un défaut de prononciation des gens de Villers-Bocage. Pour dire "*oui*", ils prononcent "*ouigne*", et, au lieu de dire "*non*", ils articulent "*naon*" en allongeant le son. Un chroniqueur du "*Journal d'Amiens*", en visite à Villers-Bocage en Juillet 1889 à l'occasion d'un concours agricole, remarque que les habitants parlent encore le vieux picard.

Les Villersois sont encore dénommés "chés beudelés (couverts de boue) de Villers". Ce second blason populaire est dû au mauvais état des chemins en temps de pluie.

A la fin du siècle dernier, cet autre dicton marqué du sceau de l'évidence avait cours :

*"A Villers-Bocage
quand i n'y o rien
on n'fait point d'partage".*

(à suivre...)

Christian MANABLE
*d'après Alcius Ledieu "Blason
populaire de la Picardie",
(1905-1910).*

MANON LESCAUT DE COISY

En 1733, à Rouen, paraît un roman jugé scandaleux pour l'époque "Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut" et dont l'héroïne, Manon Lescaut, laissera son nom à la postérité.

LE ROMAN DE L'ABBÉ PRÉVOST

Le héros Des Grieux, issu d'une famille de petite noblesse, a 17 ans. Il vient de terminer ses études à Amiens et il est sur le point de rentrer chez ses parents à Paris. Au relais de poste, il rencontre une jeune fille de 15 ans qui est descendue du coche venant par la route d'Arras et qui arrive à Amiens pour être religieuse, selon le vœu de ses parents. C'est le coup de foudre qui va transformer la vie de ce jeune homme timide ! Tous deux s'enfuient à Saint-Denis et deviennent amants. Ils se réfugient ensuite à Paris, rue Vivienne mais, en moins de trois semaines, Des Grieux découvre que Manon le trompe avec un Fermier Général* riche et âgé. M. Des Grieux père retrouve sa trace, le séquestre et le sermonne. Après six mois de réclusion, Des Grieux accepte d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice avec son ami Tiberge.

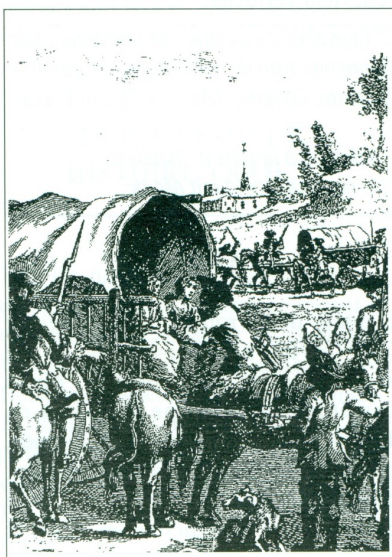
Un an plus tard, un exercice public de théologie en Sorbonne le remet en présence de Manon. Subjugué, il quitte la soutane, reprend son épée et son titre de chevalier. Ils s'installent à

Chaillot grâce aux ressources soutirées par Manon à son protecteur. Ils mènent une vie insouciant jusqu'à ce qu'un des frères de Manon, garde royal, brutal, débauché et joueur s'incruste en vivant à leurs dépens. Un incendie détruit leur logement et achève leur ruine. Lescaut conseille à Des Grieux d'inciter Manon à utiliser ses charmes auprès d'hommes fortunés. Des Grieux offre à Manon la vie luxueuse qu'elle souhaite en trichant au jeu.

Volés par deux serviteurs, ils sont à nouveau privés de moyens d'existence. Manon accepte alors les hommages d'un "vieux voluptueux", M. de G.M. qui passe pour être généreux. Des Grieux se fait complice de Manon pour lui soutirer bijoux et louis d'or puis tous deux s'éclipsent.

Recherchés et retrouvés, Manon est enfermée à La Salpêtrière, l'une des quatre prisons de l'Hôpital Général, et

Manon Lescaut est-elle née à Coisy ?
Marie Lescot, jeune paysanne de notre coin de Picardie, est-elle l'héroïne frivole et amoral du célèbre roman à scandale de l'abbé Prévost au XVIII^{ème} siècle ?
En tout cas, à Coisy, une rue porte son nom.
Gérard Joly, instituteur du village, a mené l'enquête.



* Sous l'Ancien Régime, les Fermiers Généraux collectaient les impôts. Ils en prélevaient une bonne partie pour leur compte personnel et s'enrichissaient ainsi considérablement.

Illustration de Pasquier pour l'édition de 1753 de "L'histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut" : le départ de Manon Lescaut pour la Louisiane.

Des Grieux à Saint-Lazare. Il parvient à s'échapper en abattant un portier puis réussit à faire évader Manon. Ils se cachent dans une hôtellerie de Chaillot, à l'époque petit village éloigné de Paris. Le "*chevalier d'industrie*"* se remet à tricher. Elle, berne un seigneur qui lui fait des avances puis séduit le fils de M. de G.M. Nouvelle arrestation des deux complices. M. Des Grieux père obtient la libération de son fils mais Manon sera déportée au Mississippi.

Après une tentative avortée de coup de force pour libérer Manon, Des Grieux l'accompagne en déportation en Louisiane. Ils vivent quelque temps paisiblement dans la colonie mais Des Grieux se bat en duel avec le neveu du Gouverneur qui faisait des avances à Manon. Il croit l'avoir tué. Les deux amants s'enfuient et Manon meurt d'épuisement dans les bras de Des Grieux. Enfin libéré de sa passion dévorante, il rentre en France et redevient vertueux.

* *Chevalier d'industrie* : Le Chevalier était le premier titre de noblesse avant Baron, Vicomte, Comte, Marquis, Duc et Prince.

- *Industrie* à le sens d' "*habileté*".
De nos jours, on dirait *escroc*.

L'AUTEUR

L'auteur de ce roman, l'abbé Prévost (1697-1763) a eu lui-même une vie aventureuse et mouvementée. Après des études au Collège d'Hesdin de 1705 à 1712, il s'engage dans l'armée, poursuit ses études chez les jésuites, prononce ses vœux dans une congrégation bénédictine en 1721. Il

est ordonné prêtre par Monseigneur Sabathier, évêque d'Amiens, en 1726, mais pour peu de temps. En 1728, il abandonne l'état ecclésiastique et s'exile en Angleterre.

Il écrit beaucoup : travaux historiques, romans. Il vit un temps à Amsterdam, noue des aventures sentimentales. C'est en 1731 qu'il publie en Hollande "*l'histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*", tome VII d'une œuvre plus importante : "*Les Mémoires d'un homme de qualité*". Endetté et poursuivi par ses créanciers, il se réfugie en Angleterre où il est arrêté pour escroquerie. En France, "*Manon Lescaut*" est publié à Rouen en juin 1733. Le livre est vite saisi parce que jugé licencieux.

Il rentre en France en 1734, devient aumônier du Prince de Conti et écrit, pour subsister, une œuvre très volumineuse. Des difficultés financières le contraignent à s'exiler à nouveau. Une nouvelle édition, plus longue, de "*Manon Lescaut*" est publiée à nouveau en 1753.

Vers la fin de sa vie, il retrouve la foi. Il meurt à Saint-Firmin, près de Chantilly en 1763.

POURQUOI UNE TELLE RENOMMÉE ?

D'une production littéraire très importante, il n'est resté à la postérité que ce roman assez bref, qui s'embarrasse de peu de détails et qui plonge le lecteur dans l'intimité de ces deux amants de par la forme de confidence qu'a adopté l'écrivain pour narrer ces aventures. En effet, ce récit

est écrit à la première personne. C'est la confession orale a posteriori d'un Des Grieux conscient de ses faiblesses et repentant.

Manon est ingénue, frivole, insouciant, amoral. Elle cotoie des tricheurs, des fêtards, des personnages aux mœurs douteuses. Elle aime Des Grieux mais plus encore l'argent et les plaisirs et trouve tout naturel d'utiliser ses charmes pour satisfaire ses envies de vie mondaine.

Des Grieux éprouve une passion intense et d'autant plus tragique qu'il est lucide. D'un naturel raisonnable et timide, son amour pour Manon fera de lui un tricheur, un voleur, un assassin. Seule la mort pathétique de Manon le délivre de cette passion fatale et ravageuse.

Un avocat de Paris écrivait à la parution du livre : *"...cet ex-bénédictin est un fou qui vient de faire un livre abominable... On y courait comme au feu dans lequel on aurait dû brûler et le livre et l'auteur..."*

De nos jours, semblable histoire aurait peu de succès. Au début du XVIII^{ème} siècle, il n'était pas possible de décrire de tels comportements sordides, bien que reflets de la société parisienne de la Régence, et même si l'abbé Prévost s'en défendait en écrivant : *"...outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre à mon avis un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant..."*

Le roman a été réédité plus de quinze fois depuis sa première parution. Des extraits figurent dans les livres scolaires. L'histoire a inspiré des

écrivains, des cinéastes, des publicitaires - il y a quelques années, une publicité télévisée pour des cassettes faisait pleurer une statue à l'écoute du *"Manon Lescaut"* de Puccini - des poètes, des musiciens... Massenet a écrit son opéra *"Manon Lescaut"* en 1884. Puccini a aussi utilisé le livret en 1893. Le Sinfonietta, orchestre régional de Picardie, a donné en septembre 1990 une semaine de représentations à l'Opéra Comique de celui d'Auber (1856). Même si les événements, dans ces opéras, n'ont que peu de rapport avec le roman de l'abbé Prévost, le mythe de Manon est toujours bien vivant. Montesquieu l'avait pressenti en 1734 : *"... Je ne suis pas étonné que ce roman dont le héros est un fripon et l'héroïne une catin qui est menée à la Salpêtrière plaise, parce que toutes les mauvaises actions du héros, le chevalier Des Grieux, ont pour motif l'amour, qui est toujours un motif noble, quoique la conduite soit basse..."*

MANON LESCAUT, HISTOIRE VRAIE ?

Dans les nombreuses études de cette œuvre qui doit sa renommée autant à son caractère scandaleux qu'au thème éternel de la passion amoureuse (Héloïse et Abélard, Carmen, Roméo et Juliette...), des historiens ont recherché l'origine des personnages de cette histoire.

Des hypothèses multiples ont été émises :

L'auteur aurait remodelé l'histoire réelle d'une nommée Froget-Quentin se passant en Vendée en 1715 et dont il aurait eu connaissance. Ou bien il s'agirait d'un roman en partie autobiographique, les analogies entre la vie de l'abbé Prévost et celle de Des Grieux étant fort nombreuses. Manon serait dans ce cas Lenki Ekkard avec qui il avait vécu entre 1731 et 1733. L'abbé Prévost y fait des allusions en 1734 dans *"Pour et Contre"*, périodique paraissant en Angleterre. D'autres hypothèses plus récentes de l'origine de Manon ont été avancées. Claude Bloquet de Pont-Noyelles qui écrit dans notre revue et qui a longtemps tenu une rubrique *"Retrouver ses racines"* dans le *Courrier Picard* montre, dans un article du 6 mai 1984, que Manon Lescaut serait originaire de Coisy en prenant pour arguments la fréquence du nom Lescot dans les villages des environs d'Amiens, les rares indications de Prévost dans son roman concernant le coche d'Arras (qui passait nécessairement à moins de 2 km de Coisy), le relais de poste (vraisemblablement rue Saint-Leu). Il s'agirait de Marie Lescot, baptisée le 25 mars 1689. Cette généalogie a été récemment établie par M. et Mme Delehay à Millencourt. En août 1979, est paru aux éditions France Empire un roman de Marion Vandal intitulé *"Le mystère de Manon Lescaut"*. Après de longues recherches, l'auteur s'appuie sur des documents authentiques pour réécrire *"son"* Manon Lescaut, en gardant la trame de l'histoire et le caractère des personnages mais en les intégrant à un cadre historique précis, fouillé, utilisant un style très réaliste,

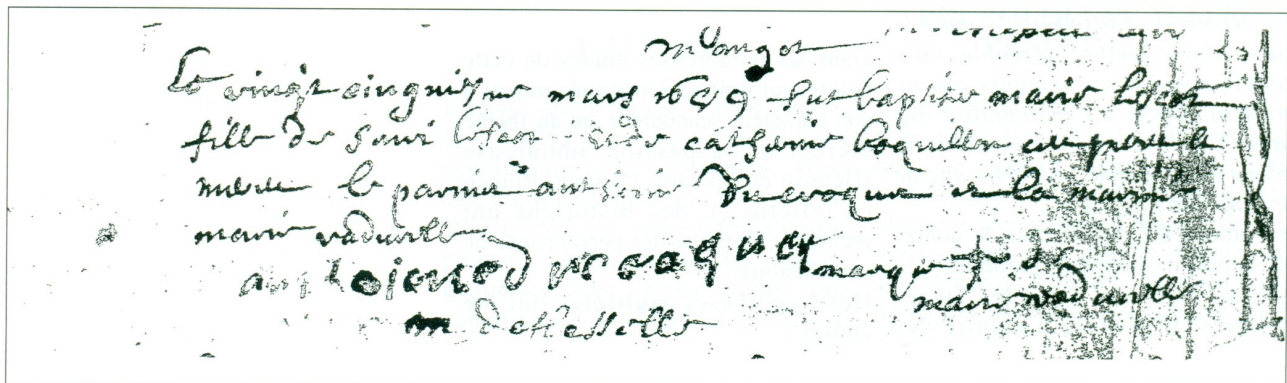
mêlant Manon aux intrigues de gens puissants et influents qui vivaient au début du XVIII^{ème} siècle :

- Samuel Bernard (1651-1739) que Manon séduit et exploite. C'est un richissime banquier d'origine hollandaise, manieur d'argent, usant souvent de procédés peu délicats.
- Antoine Crozat, financier qui dut son immense fortune au commerce maritime en Indes et particulièrement au monopole qu'il avait dans la nouvelle colonie de Louisiane. Il finança le canal de l'Oise à la Somme qui porte son nom.
- John Law (1671-1729), Ecossais, inventeur du papier monnaie, fondateur d'une banque d'Etat rue Quincampoix, qui, de 1718 à 1720, provoqua des fortunes mais aussi la ruine de nombreux spéculateurs, lors de la banqueroute en mars 1720.
- Philippe d'Orléans, Régent de 1715 à 1723, dont les mœurs libertines sont restées célèbres.
- Jean Antoine Watteau (1684-1721), le peintre du *"Gilles"* et de *"l'embarquement pour Cythère"*.

Les aventures de Manon auraient commencé à Paris en 1704 alors qu'elle avait 15 ans. Elle serait morte en 1721, à 31 ans. Il est établi que les déportations en Louisiane ont commencé en 1717 pour se terminer en 1720. On y envoyait les faux-sauniers (trafiquants de sel), des filles de joie, des voleurs et même des enfants, pour peupler la colonie. Manon Lescaut fit partie d'un des derniers convois.

Les documents et renseignements retrouvés par Marion Vandal - l'acte de baptême de Marie Lescot, celui de Jean Gaston Des Grieux à

Acte de baptême : Le vingt cinquième de mars 1689 fut baptisée marie lescot fille de henri lescot et de catherine boquillon comparus la mère le parin anthoine ducroquet et la mareine marie vadurel



Paris le 6 décembre 1686, l'acte d'arrestation de Marie Lescau du 2 juin 1720, la tombe de Manon dans le cimetière Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, la concordance des dates et des lieux - rendent plausible l'hypothèse de l'identité Marie Lescot - Manon Lescaut.

Avoir fait fréquenter dans ce roman le personnage de Manon par des hommes connus de notre Histoire ne pouvait que donner du crédit à la thèse de son existence réelle.

Si le nom Lescot, très fréquemment relevé dans les registres de catholicité de Coisy depuis 1654, s'écrit Lescot, parfois Lesco, Lécot, ou même Lecho, on ne le trouve jamais sous la forme Lescaut ni Lescau. Il est toutefois possible que cette façon d'écrire le nom de Manon ne provienne que de la fantaisie d'un greffier ou simplement du hasard puisque l'occasion d'écrire les patronymes devait être très rare et que les règles orthographiques étaient peu fixes et peu appliquées au début du XVIII^{ème} siècle.

Notre fin de XX^{ème} siècle a, plus que jamais, une conscience affirmée de l'importance des archives, des documents historiques, du patrimoine.

D'autre part, il est évident que les sciences humaines, et en particulier l'histoire, exigent tout autant de rigueur que les sciences exactes. Or, on peut constater que des événements graves, ne datant que de la seconde guerre mondiale, et qui concernent des populations entières, sont démentis par des historiens révisionnistes. Pourtant, des documents innombrables - écrits administratifs, témoins vivants, photographies, journaux, films... sont utilisables pour cerner la réalité historique.

On comprendra alors aisément qu'il ne soit pas possible d'affirmer l'existence réelle ni de ce chevalier passionnément amoureux, ni d'une Manon qui aurait vécu il y a près de 300 ans. Toutefois, ces quelques documents incontestables, bien que minces, permettent de laisser penser que Manon Lescaut était sans doute Marie Lescot, fille de Henri Lescot et de Catherine Boquillon.

Peu importe : le mythe a depuis longtemps gommé l'histoire réelle et Manon Lescaut possède maintenant dans Coisy une rue à son nom.

Gérard JOLY

*Personnes venues de l'abbaye
de St Martin des champs le 23
Juin 1720: la suivante par Monsieur
le Lieutenant general de Soles le
25 Juillet 1720*

*Mme de la Roche, Marie Billard dite Constante
23 ans de Harraudun, Cénobite
de la Roche et prostituée*

Jedem

*Marie Anne Lescau 30 ans
d'Amiens en picardie arrestée par
Le Comissaire Aubert Elle demeure
chez la fille Constante cy dessus citée
Elle est une femme de débauche et prostituée*

Acte d'arrestation
Marie-Anne Lescau 30 ans d'Amiens en Picardie arrestée par le Commissaire Aubert
Elle demeuroit chez la demoiselle Constant cy dessus Barrière Sainte Anne pour débauche et prostitution.

MANFRED FREIHERR VON RICHTHOFEN

LE BARON ROUGE

**L'as des as
de la Luftwaffe,
victime d'un duel
aérien en 1918,
fut enterré
à Bertangles.
Une jeune
Bertangloise,
Virginie Huszezo,
étudiante en
allemand, s'est
intéressée
à l'histoire
du célèbre Baron
Rouge.**

Manfred Von Richthofen est né le 2 mai 1892 à Breslau, une ville de Prusse. Il fut l'aîné de trois garçons dans une famille qui tenait son baronnage de Frédéric le Grand.

L'AS DES AS DE LA LUFTWAFFE

Bien que le début de la guerre ne lui fut pas vraiment favorable - il ne lui était confié que les corvées - il devint très vite célèbre, en Allemagne comme chez les alliés, avec ses nombreuses victoires dans la Luftwaffe. Ce héros que l'on surnommait plus tard le "Baron Rouge" pour ses origines aristocratiques, mais surtout pour son avion qu'il avait fait peindre en rouge vif, était respecté aussi bien par ses amis que par ses ennemis. Il fut le chasseur ayant obtenu le plus de victoires individuelles durant la première guerre mondiale.

Etant de nature très distrait, Manfred Von Richthofen faillit à plusieurs reprises être prisonnier des Russes puis des Français. "Si je sors vivant de cette guerre", écrivait-il dans une de ses lettres à ses parents, "je le devrai plus à la chance qu'à ma jugeote". Il connut une série d'affectations déprimantes. Mais en mai 1915, sa demande de mutation dans l'aviation fut acceptée. Après de nombreuses péripéties, il persévéra et fit preuve de qualités exceptionnelles en tant qu'observateur. Il décrocha son brevet le jour de Noël. L'année 1916 fut un tournant dans la vie de Manfred Von Richthofen. Il rencontra le capitaine

Oswald Boelcke décoré de l'ordre "Pour le Mérite", dont il dira par la suite : "Tout ce qu'il nous disait était parole d'évangile". Boelcke était "l'as des as", un pionnier du combat aérien, un chef incontesté. Richthofen ne savait pas encore qu'il allait devenir son plus prestigieux disciple et même le surpasser. Il faisait partie d'une escadrille de chasse, appelée "Jagdstaffel". Il était un enragé des trophées, il en envoyait un à sa famille à chaque fois qu'il abattait un avion. En janvier 1917, le Kaiser le décora de l'ordre "Pour le Mérite" qu'il convoitait tant. Il devint le commandant de la Jagdstaffel 11. Une sorte de légende était en train de s'édifier autour de lui, tant par ses succès au combat que par la couleur de son Albatros. Les Français l'avaient baptisé le Diable Rouge, tous les alliés l'adoptèrent. Les victoires se succédaient, l'homme qui projetait l'ombre la plus impressionnante était sans conteste Manfred Von Richthofen.

Le 20 avril 1918, il abattait son 80^{ème} avion. Mais le jour suivant allait lui être fatal.

RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

le 21 avril 1918 : contrairement à son habitude, Richthofen va rejoindre ses officiers sans s'être rasé. Il s'est juste passé un peu d'eau froide sur le visage. Le temps est couvert, mais le ciel se dégage vers 10 h 30. La patrouille du matin doit se porter à la rencontre d'une formation ennemie au-dessus du

front. Richthofen s'installe dans son avion et décolle avec 7 autres appareils de la Jasta 11 vers Hamel et Villers-Bretonneux. Avec la Jasta 5, vingt cinq avions se mettent en formation de combat à 3000 m d'altitude.

Un peu plus tôt, 3 escadrilles de Camel (15 appareils), commandées par le canadien Roy Brown, ont pris leur envol d'un terrain près de Bertangles.

En ce dimanche matin, le Baron Rouge, as de l'aviation allemande durant la Grande Guerre, a rendez-vous avec la mort. Il ne fêtera pas ses 26 ans. Sans doute trop absorbé par le duel, Richthofen ne se rend pas compte qu'il survole les lignes australiennes et néo-zélandaises.

Que se passa t-il ensuite ? Les avis des historiens divergent.

Pour Dale Titler, auteur du *"Dernier jour du Baron Rouge"*, le Fokker est rejoint par Roy Brown, lequel ouvre le feu sans atteindre Richthofen. Audessus de Vaux-sur-Somme, alors que les avions volent à une altitude de 70 mètres et après 5 km de poursuite, Richthofen est une première fois la cible des mitrailleurs au sol, mais n'est pas atteint.

Poursuivant leur vol, les 2 appareils passent à portée de tir de la 53ème batterie australienne. Là, les mitrailleurs Evans et Buie font feu. Selon le lieutenant Doyle, qui se trouve à leurs côtés, *"l'avion allemand tourna au nord-est et se mit à vasciller comme s'il y avait un flottement dans les commandes"*. Un autre témoin, Ray Mc Diarmind déclare : *"Après avoir tiré, j'entendis une mitrailleuse faire feu sur notre gauche. Je vis l'avion osciller comme si le pilote en perdait le contrôle..."*.



Le BARON ROUGE
(1892 - 1918).

Pour d'autres, il ne fait aucun doute que Roy Brown a réussi à atteindre l'as allemand. Richthofen, abattu 11 jours avant son 26^{ème} anniversaire, fut enterré au cimetière de Bertangles. Un aumônier anglican célébra l'office des morts. Sept ans après l'armistice, son corps fut exhumé puis rapatrié à Berlin, lors des funérailles nationales. Une stèle (un aigle) a été érigée à la mémoire du *"Baron Rouge"* sur l'aérodrome d'Amiens-Glisy, malheureusement volée depuis lors.

Virginie HUSZEZO

LE CIDRE PICARD

**A Saint-Gratien,
Christian Bardé
entretient
des traditions
rurales.**

**Aux amateurs
de gastronomie
picarde et de
produits naturels,
il livre sa recette
de la fabrication
du cidre à
l'ancienne, celui
qu'on met en
bouteilles
par temps clair,
sans vent
et à la lune
descendante.
A lire avec
gourmandise
mais à boire
avec modération !**

La Picardie se trouve aux confins de la Normandie.

Dans ses traditions, le cidre a toujours été une boisson locale. Dans les années 1910-1920, à Saint-Gratien, chaque fermier ou chaque ménage fabriquait lui-même sa boisson : le cidre à base de jus de pomme fermenté.

Cette fabrication se faisait dans trente ou quarante familles. Le cidre obtenu servait alors de boisson courante. L'excédent était utilisé pour faire de l'eau de vie de cidre appelée communément la "goutte". Certains plats étaient cuisinés avec du cidre lors de la fête locale.

1500 POMMIERS A SAINT-GRATIEN

A cette époque on dénombrait au village environ mille cinq cents pommiers plantés dans les pâturages aux abords ou sur les bords des chemins vicinaux. En 1945, leur nombre était de 700 à 800. Actuellement, il en subsiste à peu près 350.

Les causes de cette diminution sont nombreuses :

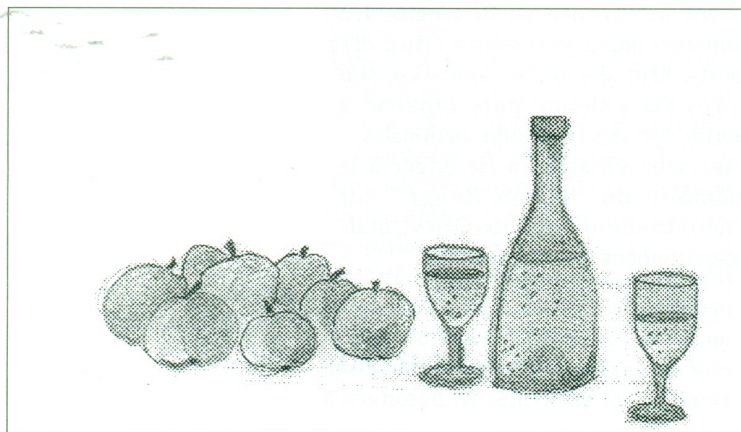
- vieillissement des plantations,
- remembrement,
- disparition des pâturages au profit de la grande culture, 20 à 30 hectares de pâturages où étaient plantés des pommiers ont été labourés dans la commune,
- primes à l'arrachage : 10 F par pommier en 1950.

De nos jours, le cidre se fait de moins en moins de façon traditionnelle à Saint-Gratien ou dans les environs, car il est difficile de trouver le matériel nécessaire : grugeoir pour écraser les pommes, presseoir à main pour en extraire le jus, baquet en bois pour récupérer le jus du presseoir, "cuvier" pour faire tremper les pommes.

Cette méthode est lente et demande un travail quotidien de 2 heures pendant une période de 45 jours, selon la quantité de cidre fabriquée. La majorité d'entre nous préfère donc maintenant fabriquer son cidre à la "presse" (économie de temps, rendement supérieur).

Les pommiers à cidre fleurissent du mois d'Avril à début Mai selon les espèces. A la fin du mois de mai, toutes les pommes sont nouées et continueront à grossir jusqu'à fin Octobre début Novembre date à laquelle les pommes à cidre seront récoltées. Les pommes tombent d'elles-mêmes des arbres ou sont abattues à l'aide d'une gaule (longue perche de bois). Elles sont mélangées sans distinction de couleur ou de variété afin de marier les goûts et d'obtenir un jus de bonne qualité.

Aussitôt ramassées, elles sont mises en tas à même le sol pendant 8 à 15 jours



afin qu'elles se "*parent*" : perte en eau, gain en sucre.

Un pommier à cidre commence à produire des fruits 8 à 9 ans après sa plantation ; il doit être taillé tous les 2 ou 3 ans et peut donner en période faste jusqu'à 300 à 500 kilos de fruits, une fois tous les deux ans en général. En outre, il subit les aléas du temps : gelées tardives, tempêtes, maladies, sécheresse, ce qui explique que les pommiers disparaissent de nos campagnes car ils sont de moins en moins remplacés par de jeunes plants.

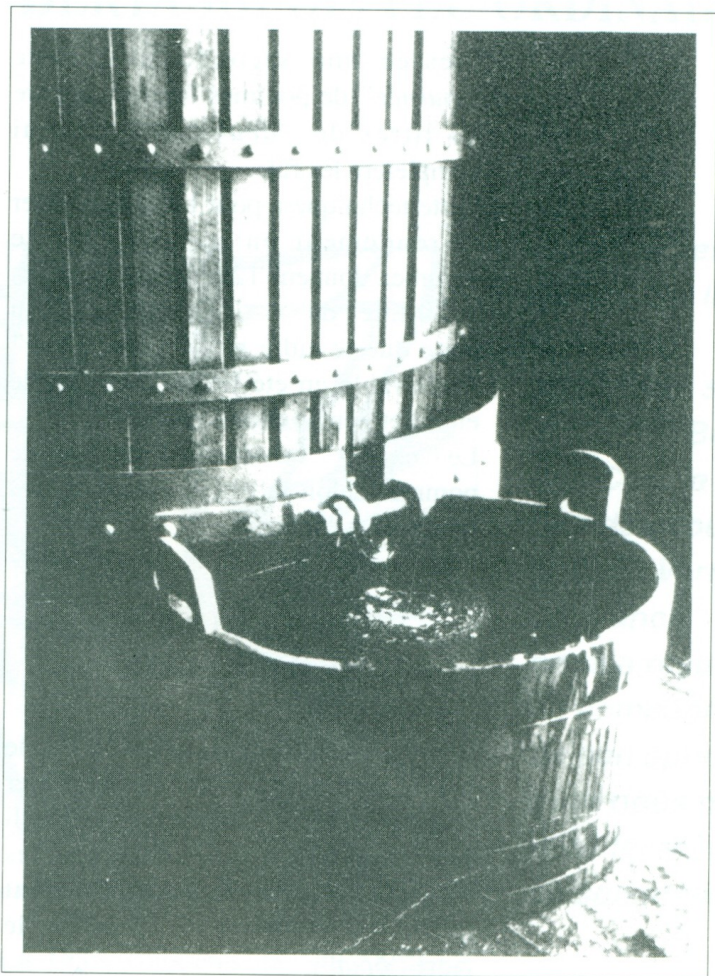
UNE PREPARATION MINUTIEUSE

Avant de commencer son cidre, le "*cidrier*" doit d'abord préparer des "*tonneaux*" (fûts de chêne généralement).

Un premier rinçage ayant été fait en mars (après la mise en bouteilles de l'année précédente) les tonneaux sont remontés de la cave pendant 2 ou 3 jours, nettoyés à l'extérieur, lavés à la soude à l'intérieur et rincés plusieurs fois à l'eau chaude d'abord, puis froide ensuite. Une fois égouttés, une mèche soufrée doit être brûlée à l'intérieur afin d'en chasser les mauvaises odeurs et de les désinfecter : de la propreté du tonneau dépend la qualité du cidre.

Une fois les tonneaux prêts, le "*cidrier*" doit les disposer dans un endroit frais de la maison qui est soit la cave soit le "*platchu*".

Aussi, dès que les pommes sont parées, fin novembre, commence la campagne cidricole. L'exploitant commence



d'abord par broyer ses pommes de façon grossière dans un grugeoir, sans écraser les pépins afin que le jus ne devienne pas acide. Le grugeoir est actionné grâce à la traction électrique. Autrefois, il était entraîné par des manivelles que l'on tournait à la main. Une fois grugées, les pommes sont versées dans un pressoir pouvant en contenir jusqu'à 350 kgs. Là elles sont écrasées grâce à un système de serrage articulé autour d'une vis. Le jus commence à couler du pressoir et il est récupéré dans un baquet en bois puis versé à la cave dans les fûts, après avoir été tamisé.

Trois cents kilos de pommes écrasées donnent environ 120 litres de pur jus. La pulpe de fruit venant d'être pressée peut être remise à tremper pendant 24 à 48 heures dans une grande cuve avec 40 litres d'eau.

Pressée une seconde fois, cette "tournée" de pommes fournira encore 70 litres de "deuxième" jus qui complètera les fûts.

Cette technique a pour but d'améliorer le rendement en jus. 300 kg de pommes donnent 120 litres de pur jus et 60 litres de "2^{ème}" et l'apport d'eau évite que le cidre ne devienne "dur" (imbuvable en été lorsqu'il est gardé en fût et non en bouteille).

Le "cidrier" fait 2 ou 3 pressées de pommes selon la récolte et emplit les tonneaux à ras bord.

A LA LUNE DESCENDANTE

Peu de temps après la mise en fût, le jus de pomme commence à fermenter et se transforme peu à peu en cidre. Il faut alors remplir régulièrement les fûts afin que les impuretés soient éliminées et sortent du tonneau : le cidre "bout".

Au bout d'une quinzaine de jours, on

peut "bonder" le tonneau avec un morceau de bois. Cette opération évite le contact du cidre avec l'air et l'empêche de "surir".

41 jours après sa fabrication, le cidre doit être soutiré. Les tonneaux sont vidés. Le liquide passe dans les tamis, puis il est remis dans les tonneaux qui ont été rincés à l'eau froide.

A partir de ce moment, le cidre doit être "pesé" à l'aide d'un densimètre qui indique sa richesse en sucre et détermine le moment propice à la mise en bouteilles.

Cela a lieu au mois de janvier (environ) dans les "champenoises", par temps clair, sans vent et à la lune descendante.

Les bouteilles sont alors couchées dans la cave et fin juin, début juillet, vous pouvez déguster un bon cidre bouché qui rafraîchit lors des chaudes journées d'été.

Mais attention à la consommation, un coup de soleil est vite arrivé...

Christian BARDÉ

PETIT LEXIQUE DU CIDRE PICARD

BISTOUILLE : Café sucré bu avec un verre d'eau de vie de cidre.

CRAPYEU : Gourde en grès des moissonneurs dans le Vimeu ; à Saint-Gratien, elle s'appelait le "panyon". Elle contenait de 1 à 3 litres et servait à conserver le cidre au frais. "Nos taions tiroaite ech site à chés baris por el'met din chés panyons" : nos aïeux tiraient le cidre dans le tonneau pour le mettre dans la gourde en grès".

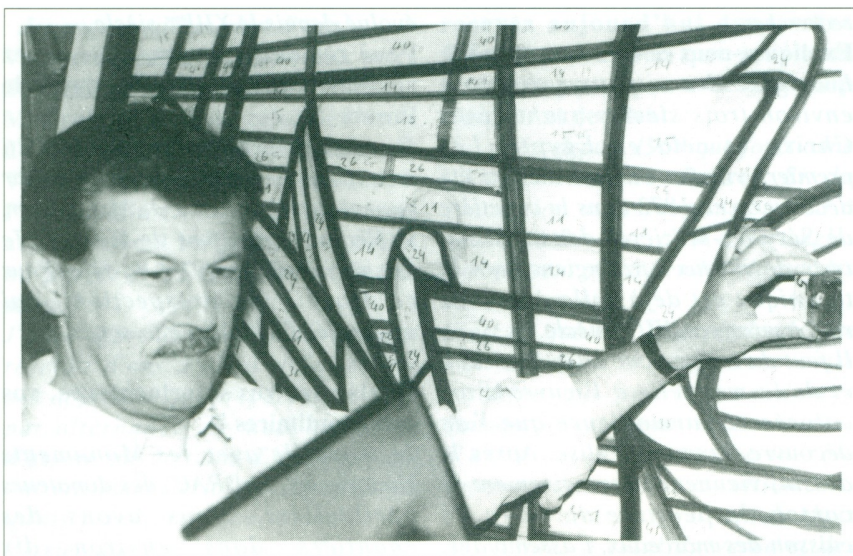
FLIPE : Boisson chaude à base de cidre. Elle se prépare avec du cidre doux (pur jus sortant du pressoir, de préférence). Le faire chauffer jusqu'à réduction de la moitié de son volume. Ajouter la moitié de cette quantité en eau de vie (de cidre, si possible). Sucre et, avant de mettre dans les tasses, flamber le mélange bouillant. Cette boisson picarde est à consommer de préférence le soir comme le grog au cidre, qui d'ailleurs lui ressemble. Certes nos aïeux se déplaçaient en voiture à bidet et l'étylomètre des gendarmes n'existait pas mais ces boissons alcoolisées étaient redoutables.

PLATCHU : Sellier enterré de 50 à 60 centimètres afin de garder les légumes et aussi le cidre au frais dans les fûts.

TRIMPETTE AU SITE : Couramment pratiquée dans nos campagnes en fin d'après-midi "por erchiner", elle consistait à mettre du cidre frais dans un bol, à ajouter du sucre et du pain jusqu'à ce que "el cuiller al tienche ed 'bout ed'din". (la cuillère tienne debout dedans).

PORTRAIT: CLAUDE BARRE

UN BERTANGLOIS PEU ORDINAIRE



Claude BARRE dans son atelier de Bertangles.

Même s'il est surtout connu sur la place d'Amiens, c'est dans son atelier de Bertangles que Claude Barre, l'un des douze Maîtres Verriers de France, nous a reçues, en compagnie de son épouse, pour nous parler avec ferveur de son métier.

Claude Barre, pourriez-vous nous dire d'où vient votre vocation ?

Mon arrière grand-père était artiste peintre. Mes parents étaient dans la décoration. Tout jeune, j'ai été sensibilisé au "Beau". A l'âge de 9 ans, pendant la guerre de 39-45, nous avons dû évacuer à Collonges-La-Rouge, en Corrèze. C'est dans ce village que j'ai décidé de devenir Artisan Verrier, et d'exercer ce métier hors du commun.

Quel est votre parcours ?

J'ai débuté sur le tas en 1948. Tout en travaillant dans l'atelier Pasquier, que je n'ai quitté que 17 ans plus tard. J'ai commencé l'Ecole des Beaux Arts à Amiens. Mes professeurs ont été Mademoiselle Boucher, Monsieur Colignon, Monsieur Vasseur et Monsieur Rozo.

En 1985, vous êtes devenu Meilleur Ouvrier de France. Quelle impression avez-vous ressentie ?

J'ai obtenu ce titre à l'âge de 25 ans dans la catégorie "Composition d'un sujet en passant par la maquette, le choix des verres, la découpe, la peinture et le montage". Le sujet que j'ai choisi représente une scène de tournoi. C'est un premier essai réussi qui a couronné un an de travail. C'est le Général de Gaulle qui m'a remis la médaille. J'ai, bien sûr, été impressionné et ému à ce moment-là. Mais dès cette époque, j'ai cependant eu la sensation que rien n'était acquis une fois pour toutes. Cette récompense m'a décidé à m'installer sur Amiens au 40 rue Victor-Hugo, dans l'atelier où je travaille chaque jour, où je reçois les clients, et les groupes de visiteurs qui viennent voir gracieusement ma galerie dans des caves datant du XIII^{ème} siècle où est présentée ma collection de vitraux, fruit de patientes

recherches.

Expliquez-nous ce qu'est un vitrail ?

L'origine des vitraux remonte à environ trois siècles avant Jésus Christ, et cela en Egypte. Les premiers vitraux en Picardie ont été découverts en 1872 dans le cimetière de Séry-les-Mezières dans l'Aisne, reste de vitraux carolingiens dont la technique est déjà celle que nous retrouverons au XII^{ème} siècle.

Il faut du temps pour aller du dessin et de la maquette à l'œuvre d'art colorée et harmonieuse que l'on découvre dans une église. Après le dessin, viennent successivement le carton, la peinture du verre, la cuisson des morceaux, l'assemblage, le montage, le soudage, et pour finir, le masticage.

Quels sont vos sujets d'inspiration ?

Le créateur peut trouver l'inspiration partout, devant un coucher de soleil, devant des animaux s'ébattant paisiblement dans leur élément. Il faut savoir regarder, ce que la télévision ne nous apprend plus à faire. Une fois que l'idée est venue, il faut la mettre en forme.

Comment faites-vous lorsqu'il s'agit de restaurer des œuvres d'Art ?

Pour cela, j'utilise la documentation que j'ai réunie dans la Galerie à Amiens. Celle-ci m'est très précieuse pour trouver, avec le plus de justesse possible, les couleurs, les techniques utilisées à telle ou telle époque par l'artisan, l'atelier ou l'école à laquelle il appartenait. En ce qui concerne les techniques, on peut dire qu'elles n'ont pratiquement pas

évolué depuis le XIII^{ème} siècle.

Pour restaurer, créer, vous devez sillonner chaque jour les routes de France .

En effet, nous avons restauré, en 26 ans, quelques 1400 églises, dont par exemple, la Cathédrale de Montpellier, la Chapelle princière de Monaco. Je suis même allé jusqu'en Bavière. Pour ce travail de prospection, j'ai accumulé 40 000 km cette année.

Quels sont vos interlocuteurs, vos commanditaires ?

Je travaille avec les Monuments Historiques, la DRAC, des donateurs particuliers. Nous avons des chantiers dans environ dix départements. La majorité des commandes est passée avec les municipalités du Pas-de-Calais, pour les restaurations d'églises.

J'incite régulièrement les maires, les conseillers et les élus des collectivités locales à restaurer leurs églises où je découvre souvent des petits chefs-d'œuvre méconnus. L'église fait partie du patrimoine et demeure un des témoins de notre mémoire collective, de notre Histoire.

J'ai aussi des commandes privées dont je vais vous donner un exemple récent. La semaine dernière, une dame a visité l'exposition à la Galerie et a souhaité dès le lendemain ma présence chez elle en région parisienne pour réaliser un "mur de lumière" pour décorer sa salle de bains.

C'est ce que vous voyez en élaboration à l'atelier en ce moment

: des cygnes sur un plan d'eau.

Vous avez réalisé de nombreux murs de lumière tels celui de l'école de Marivaux à Amiens, celui de l'école de Bertangles, et bientôt ceux de Villers-Bocage et de Vignacourt. Pour quelle raison associez-vous aussi souvent les jeunes des écoles au projet et à l'élaboration de ces salles ?

J'aime apprendre aux jeunes et aussi recevoir d'eux. J'ai eu et j'ai encore des apprentis qui préparent un CAP par alternance. Je mets beaucoup d'espoir sur certains d'entre-eux qui ont vraiment du talent. Je souhaite qu'ils persévèrent, car ce métier de Verrier que j'ai la chance d'exercer, est un dur métier, mal rémunéré, mais si enthousiasmant ! J'espère toujours susciter des vocations et favoriser l'éducation artistique. J'éprouve beaucoup de bonheur à travailler avec les enfants, car certains d'entre-eux sont de véritables artistes.

Vous connaissez Bertangles depuis 1961 puisque c'est là que vous avez épousé Christiane. Pourquoi avoir choisi ce village ?

Bertangles est un village typiquement picard avec sa mare, son puits, ses corps de fermes et ses maisons en torchis. Certaines d'entre-elles disparaissent et c'est dommage. Savez-vous qu'il y a des Muches à Bertangles ? On ne peut qu'aimer l'ensemble formé par le château, l'un des plus beaux du département, le pigeonnier, la ferme et sa porte du XVI^{ème}, l'église. Tout ceci est admirable.

Depuis 1968, vous avez installé à Bertangles votre Atelier et vous nous

recevez aujourd'hui dans votre magnifique maison que vous avez restaurée peu à peu avec beaucoup d'amour et de talent.

Oui, c'est depuis 1968 que fonctionne l'Atelier Claude Barre. Si la conception et les dessins se font à Amiens, à l'atelier, c'est à Bertangles que naissent peu à peu les vitraux, les murs de lumière.

C'est ici que l'on fond le plomb, que l'on découpe le verre avec cette machine qui possède un disque diamant. C'est à mon épouse, femme d'artisan, qu'est dévolu le rôle important de surveiller la cuisson.

Toutes les décisions, qui vont du choix des teintes à celui du verre et des techniques de montage se font en équipe, avec mes compagnons. Mon atelier se compose de 11 personnes, dont mon bras droit, Michel Dupan, mon complice depuis 42 ans. Nous avons une secrétaire, 4 compagnons monteurs et 4 poseurs. J'ai en outre 3 apprentis, sans oublier ma femme, bien évidemment.

Et c'est vous qui animez l'équipe, qui en êtes le chef d'orchestre ?

Un chef d'orchestre particulier, dont la fonction serait de faire jouer la lumière. Nous avons en commun l'amour du travail bien fait. J'en fais ma charte personnelle. Je contrôle personnellement chacun de nos chantiers pendant et après leur réalisation.

Depuis plusieurs années, vous présidez, au Château de Bertangles, en mai, une exposition. De quoi s'agit-il et quel en est le but ?

Le Château de Bertangles, comme je

vous l'ai déjà dit est magnifique. Etant Président du Salon des Amis des Arts de la Somme, j'ai organisé depuis 6 ans, sans subvention aucune, il faut le souligner, une Exposition permettant de faire connaître à un public de plus en plus vaste, les œuvres peintes ou "patchwork" d'artistes régionaux.

Je souhaite que cette Exposition demeure une ouverture sur l'Art et qu'ainsi elle contribue à la culture de certains visiteurs et à l'éveil artistique d'autres.

Le 15 août 1991, à Liessies, a été inauguré un vitrail représentant une vie de St-Jean. Il est le fruit de votre collaboration avec Alain Mongrenier. Pouvez-vous nous en parler ?

Il y a 7 ou 8 ans, j'avais restauré certains vitraux de cette église. Or, l'une des fenêtres au fond du chœur était borgne et j'avais alors pensé à cette époque "Je verrais bien un vitrail de Mongrenier à cet endroit".

Ce vœu est devenu réalité aujourd'hui, grâce à une donation privée et à l'autorisation des Monuments Historiques de Lille.

Mongrenier est l'un des peintres les plus importants sur le plan départemental, voire sur le plan national, et il fallait, tout comme un Chagall ou un Mannessier qu'il réalisât un vitrail.

Le carton, la maquette, la peinture ont été réalisés par Alain. L'Atelier, quant à lui, a participé au choix du verre, à la découpe, à la cuisson de chacune des 2400 pièces, puis au masticage et

au montage de celles-ci. Le résultat est merveilleux ! Je souhaite vivement travailler à nouveau avec Alain.

Pour cet Atelier que vous avez créé et qui fait vivre 11 personnes, vous êtes, même si cette appellation ne vous plaît guère, un chef d'entreprise.

Je suis avant tout un Maître Artisan. J'ai engagé, dans cette aventure, mon patrimoine personnel, et c'est cette image que j'aimerais transmettre. Certes, je prospecte pour trouver le travail, pour convaincre les élus, les donateurs de nous donner des marchés, mais le plus important pour moi est le travail accompli chaque jour en collégialité avec tous les compagnons de l'atelier.

Propos recueillis par
Marie-Claude Crépin
et Michèle Garet

MÉTIER DISPARUS

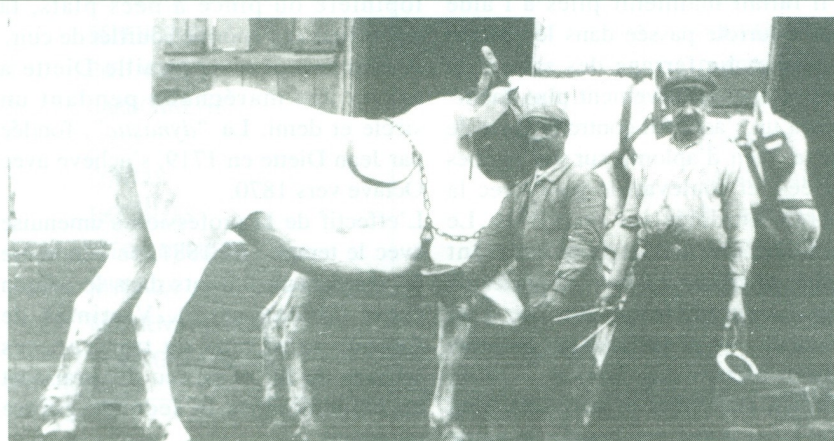
Cette étude porte sur les 23 villages que comptait le canton de Villers-Bocage au XIX^{ème} siècle. Les recensements de population de 1836 et de 1881 constituent les principales sources d'informations. Au siècle dernier, l'éventail des professions exercées dans les villages est très large. La communauté rurale vit en autarcie, on trouve presque tout sur place, du barbier au cordonnier, en passant par la couturière. Les activités textiles supplantent même les activités agricoles. Ainsi à Flesselles en 1836, 60,5% de la population se consacrent au filage ou au tissage de la laine, du coton, du lin, du chanvre ou de la soie. Bon nombre de ces métiers sont des gagne-misère. Pour vivre, ou plutôt survivre, le campagnard cumule les tâches en exerçant des activités saisonnières d'appoint. A Fréchencourt en 1827, Jean-Baptiste Sylvain Lengelle exerce les professions de "navetier, tourbier, sayetteur, raccommodeur d'horloges et de montres, de fusils et de pistolets, de parapluies, tisseur de coton, acheteur et brocanteur de vieilles statues de saints"!

LE MARECHAL-FERRANT

Dans les villages d'autrefois, on confondait indistinctement "forgeron" et "maréchal-ferrant", dans la mesure où le même artisan assurait aussi bien les travaux de forge que le ferrage des chevaux. Il fabriquait les outils aratoires et les réparait. Dans un coin obscur de la forge, attendait toujours la foule des estropiés, bêtes émoussées, crocs édentés, pioches démanchées, chaînes brisées ; sans oublier les seaux troués ou les socs de charrue à rebattre et retremper.

Ce personnage qui sut apprivoiser le feu, dompter le fer et le façonner à sa guise, fut craint et admiré des autres villageois. Son travail et sa robustesse forçaient la considération du commun des mortels. De plus il soignait les coliques des chevaux et arrachait les chicots des paysans à l'occasion. La maréchalerie était aussi un lieu de rencontre et de convivialité où l'on attendait son tour parfois longtemps. Aussi certaines forges se doublaient-elles d'une salle de café. La forge

Qui se souvient des écoucheurs, blatiers, manneliers, chauffourniers et autres naqueteuses ? Ces petits métiers oubliés ont disparu dans nos villages après le premier conflit mondial, balayés par l'évolution des activités économiques et du mode de vie. A travers ce premier article d'une série consacrée aux métiers anciens, Christian Manable, "explorateur du passé" du canton de Villers-Bocage, nous présente le maréchal-ferrant, le charron et une foule de petits métiers méconnus.



Fernand Gosselin, maréchal-ferrant à Rubempré, et Louis Lenglet dir Boulotte (vers 1935).

s'ouvrait avec le jour et un va-et-vient continu de clients se poursuivait jusqu'à la tombée de la nuit.

Le premier geste de la journée du maréchal était d'endosser ses bleus de travail qu'il protégeait, manches retroussées sous un épais tablier de cuir cousu par le bourrelier. Cette cuirasse le garantissait des ruades et des éclaboussures d'étincelles. Puis il allumait la forge. Une poignée de vieux chiffons, de paille ou de papier faisait l'affaire. Il tirait le soufflet et les braises rougeoyaient rapidement en crépitant. Il chargeait le fourneau de bois ou d'une pelletée de charbon.

Sa principale besogne était le ferrage des chevaux, une opération compliquée et dangereuse. En 1836, dans le canton de Villers-Bocage peuplé de 16299 habitants, le travail ne manquait pas pour les 55 maréchaux-ferrants recensés (voir tableau n° 1) puisqu'il fallait s'occuper de 1535 chevaux et juments, soit un équidé pour environ onze habitants (voir tableau n° 2). Le plus difficile consistait à ferrer les pieds de devant qu'il fallait maintenir pliés à l'aide d'une courroie passée dans le crochet du collier. Le ferrage des sabots de derrière était relativement plus facile. Quelqu'un s'accôtait contre la fesse de la bête, bien d'aplomb sur ses jambes écartées, et soulevait le pied avec la courroie enroulée sur ses mains. Le maréchal travaillait constamment courbé, sa "*boîte à ferrer*" à portée de main. La simple longe attachée à un anneau du mur ne suffisait pas toujours à immobiliser un cheval. On le maîtrisait alors avec le serre-nez, long bâton terminé par une boucle de corde

que l'on vrillait dès que l'animal renâclait. Si une rosse se montrait trop récalcitrante, on la poussait dans une sorte de cage fabriquée à cet effet par le charron. Quand le fer était bien rouge, le maréchal le présentait sur le sabot, alors une épaisse odeur âcre de corne brûlée emplissait la forge. Trois coups puissants où le disciple de Vulcain mettait toute sa force, suivis de deux ou trois coups plus légers où le marteau semblait rebondir sur l'enclume assuraient la fixation du fer. Il plantait de longs clous à tête et terminait par un vigoureux limage avant de libérer le cheval. Le ferrage d'un pied nécessitait une vingtaine de minutes. On ferrait en principe les pieds deux à deux pour ne pas déséquilibrer la marche du cheval. Souvent on changeait les quatre fers à la fois. Le maréchal regardait toujours s'éloigner l'animal qu'il venait de ferrer, comme pour se convaincre, en suivant sa marche régulière, qu'il n'avait point salopé l'ouvrage.

Pour torturer le métal, le maréchal-ferrant utilisait l'enclume, la mailloche, l'étampe, le ferretier, la lopinière ou pince à becs plats, la refouleuse et l'énorme soufflet de cuir. A Fréchencourt, la famille Diette a fourni des maréchaux pendant un siècle et demi. La "*dynastie*", fondée par Jean Diette en 1719, s'achève avec Octave vers 1870.

L'effectif de la profession s'amenuise avec le temps ; en 1881, on dénombre 42 maréchaux-ferrants dans le canton (voir tableau n° 3). Victimes de l'exode rural puis du tracteur, ces artisans du fer et du feu disparaissent au lendemain de la seconde guerre mondiale.

TABLEAU N° 1 : nombre de maréchaux-ferrants par village
Source : recensement de 1836
Total cantonal : 55

0	1	2	3	4	5
ADENCOURT	BAVELINCOURT BEAUCOURT/HALLUE BERTANGLES CARDONNETTE COISY MONTONVILLERS PIERREGOT St-GRATIEN	BÉHENCOURT MIRVAUX MONTIGNY/HALLUE	CONTAY FRECHENCOURT PONT-NOYELLE RUBEMPRÉ St-VAST-EN-CHAUSSÉE	FLESSELLES MOLLIENS-AU-BOIS QUERRIEU VAUX-EN-AMIÉNOIS	RAINNEVILLE VILLERS-BOCAGE

TABLEAU N° 2 : cheptel des chevaux et juments par commune
Source : statistiques agricole de 1836

COMMUNES	NOMBRES	COMMUNES	NOMBRES
BAVELINCOURT	30	MONTONVILLERS	20
BEAUCOURT/HALLUE	47	PIERREGOT	45
BÉHENCOURT	52	PONT-NOYELLE	70
BERTANGLES	60	QUERRIEU	78
CARDONNETTE	55	RAINNEVILLE	90
COISY	55	RUBEMPRÉ	95
CONTAY	80	SAINT-GRATIEN	50
FLESSELLES	145	St-VAST-EN-CHAUSSÉE	118
FRÉCHENCOURT	38	VADENCOURT	24
MIRVAUX	36	VAUX-EN-AMIÉNOIS	102
MOLLIENS-AU-BOIS	45	VILLERS-BOCAGE	162
MONTIGNY/HALLUE	38		
TOTAL GÉNÉRAL			1 535

TABLEAU N° 3 : nombre de maréchaux-ferrants par village**Source : recensement de 1881****Total cantonal : 42**

0	1	2	3	4	5	6
BAVELINCOURT BERTANGLES MONTONVILLERS VADENCOURT	BÉHENCOURT CARDONNETTE COISY FRÉCHENCOURT MONTIGNY/HALLUE PIERREGOT PONT-NOYELLE St-GRATIEN VAUX-EN-AMIENOIS	MIRVAUX MOLLIENS-AU-BOIS St-VAST-EN-CHAUSSEE	BEAUCOURT/HALLUE CONTAY RAINNEVILLE VILLERS-BOCAGE	FLESSELLES	QUERRIEU	RUBEMPRÉ

TABLEAU N° 4 : nombre de charrons par village**Source : recensements de 1836 et 1881**

COMMUNES	1836	1881	COMMUNES	NOMBRES	NOMBRE
BAVELINCOURT	1	1	MONTONVILLERS	0	0
BEAUCOURT/HALLUE	1	1	PIERREGOT	2	2
BÉHENCOURT	1	2	PONT-NOYELLE	1	1
BERTANGLES	2	1	QUERRIEU	2	2
CARDONNETTE	1	0	RAINNEVILLE	4	2
COISY	2	0	RUBEMPRÉ	3	4
CONTAY	2	2	SAINT-GRATIEN	2	1
FLESSELLES	3	2	St-VAST-EN-CHAUSSEE	4	1
FRÉCHENCOURT	1	1	VADENCOURT	0	0
MIRVAUX	1	0	VAUX-EN-AMIENOIS	2	1
MOLLIENS-AU-BOIS	1	1	VILLERS-BOCAGE	6	3
MONTIGNY/HALLUE	1	0			
TOTAL GÉNÉRAL				43	28

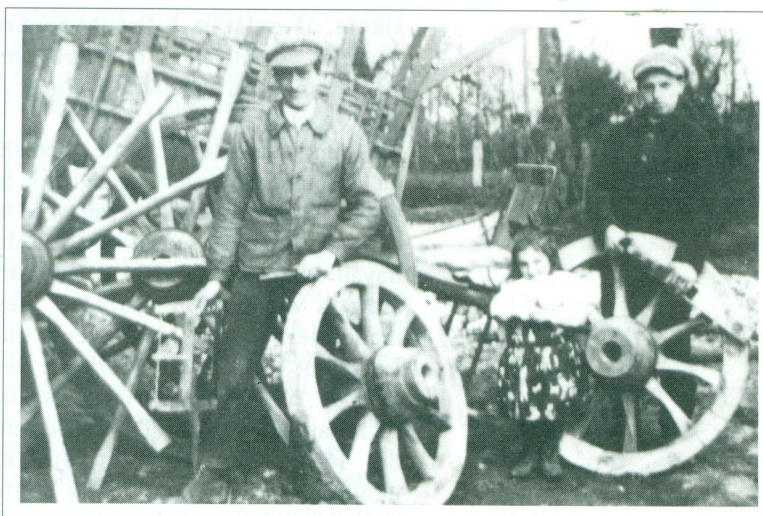
LE CHARRON

En 1836, les charrons étaient moins nombreux que les maréchaux-ferrants mais néanmoins présents dans 21 communes sur 23 (voir tableau n° 4). Le charron était indispensable à la communauté villageoise. Il construisait principalement les véhicules hippomobiles nécessaires aux charrois agricoles : chariot, charrette, tombereaux. A la fin du XIX^{ème} siècle, la profession régresse ; en 1881, six villages du canton ne possèdent plus de charron au sein de leur artisanat local.

L'opération la plus spectaculaire - le cerclage des roues - attirait la foule des grands jours. Ce travail s'effectuait en étroite collaboration avec le maréchal-ferrant, c'était l'alliance du bois et du fer. Les roues arrivaient tout droit, fraîchement façonnées, de l'atelier du charron. "Ech carron" chauffait, sur des bûches, le cercle de fer d'un diamètre légèrement inférieur à celui de la jante de bois. A l'aide de longues pinces et de crochets, le cercle rouge était appliqué sur la roue. Aussitôt, le bois s'enflammait mais, voisins, amis et même badauds, s'empressaient d'éteindre le feu à grandes volées de seaux d'eau. Par le phénomène de la dilatation des métaux, le cercle de fer se rétractait et adhérait parfaitement à la jante de bois.

Son atelier était encombré de tour à bois, de tréteaux, de tarières ainsi que de roues, de moyeux et de rayons en cours de fabrication.

La mécanisation agricole provoque la disparition du charron. Ainsi, à



M. DÉTAILLE, charron à Flesselles (vers 1925)

Fréchencourt, Odile Fournier est le dernier à exercer cette activité artisanale en 1935 dans son village.

LES GAGNE-MISERE

A côté des professions "nobles" de l'artisanat rural subsistait une foule de petits métiers aujourd'hui disparus et méconnus. Ces activités secondaires étaient pratiquées par un petit nombre de personnes.

On recense en 1836 six chiffonniers dans le canton (1 à Contay, 4 à Flesselles et 1 à Saint-Gratien). En 1881, 14 personnes font le trafic de vieux chiffons, de linges usagés, de vieux papiers et autres substances destinées à la fabrication de papier.

Dans la seconde moitié du XIX^{ème}

siècle, il existait à Fréchencourt plusieurs "*pannoteurs*" ou "attrapeurs de lapins" ("*qui devaient pulluler à cette époque*").

Plusieurs villages de la partie orientale du canton concentraient l'activité de la vannerie. Les rameaux des saules de la vallée de l'Hallue sont à l'origine du travail de l'osier. En 1836 Behencourt était la véritable "*capitale*" des manneliers avec dix villageois qui tressaient l'osier pour fabriquer des mannes ; à Bavelincourt, une personne en faisait autant. Dans le recensement de 1881, ces artisans étaient dénommés "*vanniers*", sans doute parce que leur production s'était diversifiée : aux mannes s'ajoutaient des paniers, des corbeilles, des muselières à veaux, des ruches ou "*cabières*" et des vans. La tradition demeure vivace à Béhencourt (10 vanniers) et s'est implantée à Contay (3 vanniers) et à Querrieu (1 vannier). Cet artisan rural travaillait, assis, l'osier blanc écorcé ou, pour les mannes et les paniers plus grossiers, l'osier gris non écorcé. Les écorces séchées servaient d'allume-feu. Fréchencourt a abrité 6 manneliers et vanniers entre 1840 et 1914, date à laquelle cette profession s'est éteinte.

Dans le canton de Villers-Bocage, la naqueteuse dénommait l'ouvrière qui, avec ses dents, enlevait les nœuds et les corps étrangers restés dans la laine peignée à la main. Ce terme particulier est un dérivé du verbe "naqueter" qu'on employait au XVII^{ème} siècle dans le sens de "*claquer des dents*".

Cette spécialité était, bien entendu, liée à l'importante activité textile d'autrefois dans nos campagnes.

Rarissime en 1836, le métier de ferblantier n'était pratiqué que par un seul travailleur à Bavelincourt. En 1881, l'activité s'est développée puisqu'on en dénombre alors neuf (1 à Bavelincourt, 1 à Béhencourt, 2 à Querrieu, 1 à Rainneville et 4 à Villers-Bocage). S'agissait-il de fabricant ou de commerçant ? Synonymes de progrès, les petits ustensiles domestiques en fer-blanc se répandent dans les campagnes vers le fin du siècle dernier. Le fer-blanc est du fer battu et réduit en lames trempées dans de l'étain. Le fer-blanc n'est donc pas une simple superposition de l'étain sur le fer mais comme une véritable combinaison des deux. Le ferblantier avait quelque rapport avec le chaudronnier ou l'orfèvre ; à l'exemple de ces ouvriers, il faisait prendre au fer-blanc des formes convexes, concaves ou festonnées.

L'activité de chauxfournier fut toujours exceptionnelle dans le canton : deux à Rubempré en 1836 et deux en 1881 (1 à Molliens-au-Bois et 1 à Vaux-en-Amiénois). L'ouvrier cuisait la chaux dans un grand four. La chaux entraînait dans la fabrication du mortier qui servait à maçonner les grès et les briques. Ce mortier de chaux devenait dur et résistant après avoir séché. La chaux mêlée à une bouillie d'argile constituait le fameux torchis picard. Enfin le "*lait de chaux*" servait à peindre les enduits extérieurs et intérieurs des maisons, avant la fête locale les paysans avaient l'habitude de rafraîchir la façade de leur demeure avec ce "*blanc de chaux*".

Deux mystérieuses "*repouleuses*" figurent dans les recensements de 1836, l'une à Mirvaux et l'autre à Pierregot, deux communes voisines. Dans les recensements de population ultérieurs ce métier n'apparaît plus. Il ne nous a pas été possible d'éclaircir la signification de cette profession au nom sans doute local. On peut avancer avec beaucoup de précaution une hypothèse : il s'agissait peut-être d'ouvrières qui fabriquaient du "*repous*", sorte de mortier fait de petits plâtras qui provenaient d'une vieille maçonnerie, qu'on battait et qu'on mêlait avec du tuileau ou de la brique concassée. On s'en servait pour affermir les aires des chemins et sécher le sol des lieux humides. Les lecteurs capables d'éclairer notre lanterne seront les bienvenus !

composant une structure sociale variée, s'est substitué un ensemble de villages presque uniquement peuplés de cultivateurs et d'ouvriers agricoles. Le déclin des artisans du textile, la disparition des petits métiers, la diminution des artisans-service et des commerçants sont les phénomènes marquants de cette époque. Le canton de Villers-Bocage est devenu une entité exclusivement agricole. Cet appauvrissement de la structure socio-professionnelle et cette ruralisation de la campagne sont un fait de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et des premières décennies du XX^{ème} siècle. Les villages deviennent silencieux et se vident des multiples bruits des métiers artisanaux. On n'y entend plus ni le marteau sur l'enclume ni la navette du métier à tisser.

EN GUISE DE CONCLUSION

(à suivre...)

Christian MANABLE.

Les recensements du XIX^{ème} indiquent une très nette diminution de la population du canton de Villers-Bocage en raison de l'exode rural. En l'espace de 60 ans (1836-1896), on enregistre une perte de 40%, la population cantonale passant de 16299 habitants à 9827 habitants. Ce phénomène de désertification rurale se poursuit jusqu'au second conflit mondial. Le secteur agricole n'est pas le grand responsable de cette dépopulation des campagnes. Au contraire la population agricole a pris, en valeur relative, une place de plus en plus grande. Aux communautés rurales où les paysans vivaient à côté des artisans et des commerçants nombreux

LES DEUX CURÉS D'HÉRISSART

Une page d'humour. Henri Duboille, demeurant à Franvillers, nous raconte une histoire comique. Ce n'est pas l'Histoire avec un grand H, mais l'illustration de l'esprit caustique des ruraux picards. Toute ressemblance avec des personnages ayant existé est fortuite... tout n'est que fiction !

Hérissart, village picard juché sur le plateau de l'Amiénois Nord ne possède ni rivière, ni ruisseau ; seul un petit pont situé au sud du village permet l'évacuation des eaux pluviales vers les bassures.

Les habitants fréquentent régulièrement leur église.

Or, au siècle dernier ce gentil pays avait un prêtre qui était un saint homme. Mais comme tout pécheur ce brave curé avait un défaut majeur : la curiosité. La Révolution Française avait relâché les mœurs ; il y avait quelques filles étrangères à la localité, mariées dans le pays qui, assez allègrement "jetaient le bonnet par dessus les moulins".

Cette réputation de légèreté vint aux oreilles de notre brave curé et éveilla singulièrement sa curiosité. Il se proposa en confession d'en savoir davantage.

La première femme qui se présenta, toute menue, toute repentie s'appelait Marianne.

- *Ma fille dit le prêtre, des voix mystérieuses m'ont dit que vous trompiez votre époux... est-ce vrai ?*

- *Mon père, vous savez que mon mari est trop occupé par le travail des champs et qu'il n'a guère de temps à me consacrer....*

- *Je le sais mon enfant... aussi pour que je puisse vous donner l'absolution il faut me dire la vérité... toute la vérité !*

- *Aidez-moi mon Père, questionnez-moi...*

- *Comment se nomme l'élu de ton cœur ?*

Ché t'chot Jules et l'éta lonnier... il est bieu sur sin cq'vo, j'voudrais bien être à s'plache ...

- *Oh, ma fille dit le curé subjugué... mais où pouvez-vous vous rencontrer ?*

- *Ach' t'chiot pont, pour aller sur Toutincourt ... à chès près Hélène..*

- *Ah, oui, je vois ; eh bien quand tu iras au rendez-vous avec Jules, tu me diras à confesse : mon Père, je suis passé sur le petit pont... mais j'espère que tu n'as pas eu de... relations avec lui ?*

- *Oh, vous savez comment celà se termine... (se reprenant) enfin vous devez vous en douter...*

Après une longue réflexion, devant l'énormité du péché, le prêtre pensa qu'il serait convenable d'employer le "vous" ...

- *Eh bien, mon enfant, quand vous viendrez à confesse et que vous aurez péché aussi gravement, vous me direz : mon Père je suis tombée dans la rivière...*

Bref, plusieurs fois par mois, presque

toutes les Marianne et autres du village passèrent souvent le petit pont et presque à chaque fois tombèrent dans la rivière...

Ces confessions furent connues de Monsieur le Maire et celui-ci avait encore dans les veines du sang de Jacobin ! Il décida de faire une bonne farce à son curé... Un jour il vint à confesse...

- *Mon père, je m'accuse d'avoir passé le petit pont ...*

- *Vous aussi, dit le prêtre épouvanté*

- *...Et je suis tombé dans la rivière ...*

- *Et avec qui ?* demanda le confesseur.

- *Avu min beudet, Monsieur le curé !*

Et il s'enfuit en ricanant.

.....

Il vint un jour où le brave curé rejoignit le Seigneur et un autre prêtre vint dans la Paroisse.

Au bout d'un mois il était complètement effaré du nombre de personnes qui étaient tombées dans la rivière... où se trouvait donc cette rivière ?

Illico, il convoqua le Maire et lui proclama son indignation !

Le Maire se mit à rire à gorge déployée, le curé le fit taire d'un geste autoritaire et lui dit :

- *Monsieur le Maire, si je vous ai fait venir c'est parce que c'est grave... très grave... je pense que vous ne désirez pas être veuf ?*

- *Non, dit le Maire interloqué.*

- *Et bien* dit le prêtre, *savez-vous que votre femme... dans le mois... est tombée trois fois dans la rivière...*

Pâle, en titubant, le Maire se retira tandis que le curé lui criait :

- *Vous feriez bien de faire mettre une barrière au petit pont, ça sera plus sûr.*

Henri DUBOILLE.

LES VISITEURS CELEBRES DE QUERRIEU

**Des rois
et des maréchaux
ont fréquenté
Querrieu
et son château.
En remontant
le temps,
Yves d'Alcantara
dont la famille
possède le château
depuis 1876, nous
les présente.
Le comte
d'Alcantara
est par ailleurs
délégué régional
de l'association
"Les Vieilles
Maisons
Françaises"
rassemblant
18 000 membres
en France.**

Elles étaient bien utiles les fêtes d'autrefois, lorsqu'elles n'étaient pas interrompues par le bruit du canon. Il fallait bien danser et ripailler pour oublier la guerre, les épidémies, les mauvaises récoltes et tant d'autres misères.

En parlant de Querrieu, on aimerait raconter des histoires qui se terminent bien, celles qui font dormir les enfants parce que tout y est merveilleux. Mais le passé d'un village c'est un peu du théâtre, avec épisodes et rebondissements. Le destin, ce metteur en scène de l'imprévisible, bouscule le bonheur et fait monter sur les planches des acteurs détestables, des personnages qui n'ont pas envie de faire la fête mais plutôt de troubler celle des autres.

UN OFFICIER PAS COMME LES AUTRES

Proche de nous et encore présente dans les mémoires, la seconde guerre mondiale a vu passer à Querrieu quelques "célébrités" d'outre-Rhin, pour ne citer que le Maréchal Goering et le Général Guderian. Le Maréchal avait ses raisons. Le dépôt d'armement installé dans le parc du château dépendait de son ministère. Ces milliers d'obus ont une histoire et celle-là, pour une fois, ne s'est pas trop mal terminée.

L'Etat-Major allemand, sentant la fin prochaine, avait ordonné de faire sauter le dépôt de Querrieu afin qu'il ne tombe pas entre les mains des Alliés. L'officier chargé d'exécuter cet ordre refusa d'obéir et, avec l'aide de la population, les munitions furent

immergées dans les étangs, sauvant ainsi le village de la destruction. Quelques témoins se souviennent bien de ces heures tragiques.

LE CUISINIER DU GENERAL

En 1916, l'Etat-Major de la 4^{ème} armée Britannique occupait le château, à quelques kilomètres du front. Placée sous le commandement du Général Rawlinson elle comportait, outre les Anglais, un fort contingent d'Australiens, de Canadiens et d'Indiens. Le 1^{er} juillet, à 7 h 30, c'est de Querrieu que Rawlinson donne l'ordre de sortir des tranchées, après une formidable préparation d'artillerie. La bataille de la Somme commence, avec ses centaines de milliers de morts.

Le Général Rawlinson aimait particulièrement Querrieu, au point d'avoir baptisé son cheval du nom de notre village. Son cuisinier chinois lui préparait tous ses repas à sa façon. Originaire de Hong-Kong, le pauvre homme s'est noyé dans le parc du château. Il repose au fond du cimetière anglais, un peu à l'écart, comme il se doit. Sir Rawlinson appréciait également le lait frais provenant d'une vache bien précise. Laquelle était étroitement surveillée de jour comme de nuit. Très mécontent, son propriétaire propose finalement au Général d'installer l'animal devant le château.

Durant plusieurs semaines ce fut un va et vient incessant de personnalités civiles et militaires, du Maréchal Foch à Lord Balfour, premier ministre de sa Majesté. Dès le 1^{er} juillet 1916 le

Maréchal Haig, Commandant en Chef, est sur place. Le 10 août, tout l'Etat-Major est réuni à Querrieu autour de Georges V. A cette occasion, le Roi d'Angleterre décore un certain nombre d'officiers français dont les Généraux Fayolle et Balfourier. Le Souverain était accompagné de son fils, le jeune Prince de Galles, futur duc de Windsor.

PIEDS NUS DANS LA NEIGE

Mais il nous faut remonter le temps et rejoindre petit à petit, de guerre en guerre, les acteurs du début de notre histoire.

Le 23 décembre 1870 à 10 h 30 les Prussiens entraient dans le bois de Querrieu, repoussant les généraux Lecointe et du Bessol vers Pont-Noyelle. La bataille s'engage ensuite de Querrieu à Bussy. Le Feld-Maréchal von Manteuffel avait massé le plus grand nombre de ses troupes chez nous tandis que Faidherbe était placé sur les hauteurs de Pont. Si la bataille de l'Hallue, bien nommée, s'est déroulée de part et d'autre de la rivière, la victoire fut arrachée à Pont-Noyelle qui dut supporter le feu des deux ennemis durant toute la journée. Monseigneur Mollien, évêque de Chartres, a vécu la guerre de 70 comme aumônier à l'armée du Nord de Faidherbe. On le vit sur les champs de bataille des environs d'Amiens. A Querrieu, par 25 degrés au-dessous de zéro, il avait perdu ses souliers et marcha pieds nus dans la neige. On dut lui prêter des chaussures le lendemain pour regagner Amiens. En souvenir de la guerre de 70,



Le Général Rawlinson dans le parc du château, montant son cheval baptisé "Querrieu".

Charles Delepierre, notaire à Querrieu, a composé un poème dédié aux morts du village. En voici les quatre premiers vers :

*"Je viens pour obéir à la voix qui m'appelle
Et qui résonne encore en ce sombre caveau.
Je viens, tel cet oiseau, la fidèle hirondelle
Saluer ce grand jour au pied de ce tombeau.*

LES PREMIERS HOPITAUX DE CAMPAGNE

L'Etat-Général des postes de France pour l'année 1788 cite le relais de Querrieu, le seul entre Amiens et

Albert, sur la route Calais-Paris. On devine les voitures montées sur deux ou quatre roues, tirées parfois par six chevaux. Nul ne saura jamais combien de hauts personnages de l'Ancien Régime ont fait halte dans le village. Ce que l'histoire a oublié d'écrire, le rêve peut l'imaginer. Le 15 août 1636 le cardinal infant d'Espagne, Don Fernando, Gouverneur des Pays-Bas, s'empare de Corbie. La réaction de Louis XIII est immédiate et la ville est reprise quelques semaines plus tard. Au cas où l'ennemi reviendrait secourir Corbie, le Roi décide d'installer à Querrieu le camp de son frère, Gaston d'Orléans. Ce prince, esprit médiocre et pusillanime, prit part à tous les complots contre Richelieu, s'empressant d'abandonner ses alliés aussitôt la partie perdue. Lieutenant Général du royaume à la mort de Louis XIII, il mourut en exil à Blois.

C'est au cours du siège de Corbie que les premiers hôpitaux militaires de campagne furent créés. Celui de Querrieu fonctionna pour le plus grand soulagement des malades et des blessés.

HENRI IV MENACÉ

Abbeville et Amiens furent parmi les dernières cités à se soumettre à Henri IV. Le Roi dut acheter à prix d'or le ralliement des grandes familles nobles et promettre d'interdire à tout jamais le culte protestant dans les villes. En juillet 1594, plus de quatre mois après le ralliement de Paris, Amiens, Laon et Soissons résistaient encore. Il fallut à Amiens un complot doublé d'une

insurrection populaire pour ramener la ville sous l'autorité du Roi. La guerre pourtant n'était pas terminée. Il restait à chasser les soldats du Roi d'Espagne. Le 11 mars 1597, par un étonnant coup d'audace, un capitaine espagnol s'empara d'Amiens. Paris menacé, Henri IV se porte immédiatement au devant de l'ennemi et entreprit le siège de la ville.

Averti de l'envoi de renforts espagnols, le Roi quitte la ville le 29 août en compagnie du Maréchal de Biron, avec un détachement de cavalerie. Très vite, il aperçoit une troupe d'ennemis sortant du bois de Querrieu. N'écoutant que son courage, le Roi charge les espagnols pourtant nombreux et les défait à Querrieu après avoir échappé de justesse à l'encerclement.

DÉCAPITÉ PAR LES GANTOIS

Le château de Querrieu fut habité par la même famille de 1596 à 1876. La maison de Gaudechart était l'une des plus anciennes du Beauvaisis. Guillaume accompagna le comte de Soissons Raoul à la troisième croisade et se trouvait en 1191, à la prise de Saint-Jean-d'Acre.

C'est en faveur de François de Gaudechart que Louis XIV érigea la terre de Querrieu en marquisat en 1652. Adolphe de Gaudechart était Lieutenant-Général des armées du Roi en 1714 et René Ferdinand, blessé à Wagram, fit toutes les campagnes du premier empire. Il a laissé un carnet de souvenirs se rapportant aux guerres napoléoniennes.

C'est par mariage que les Gaudechart s'installèrent à Querrieu. En 1596, Robert épouse Gabrielle de Saveuse, petite fille d'Imbert, seigneur de Querrieu, Bailli d'Amiens et Conseiller Maître des requêtes de l'Hôtel du Roi.

De 1439 à 1565, la terre appartenait à la famille de Brimeu. Cette maison, connue dès le XII^{ème} siècle, est originaire du Ponthieu. Elle a fourni des gouverneurs d'Artois, des Baillis d'Amiens et des chevaliers de la Toison d'Or.

Guy, fidèle conseiller de Charles le Téméraire et favori de Marie de Bourgogne fut décapité par les Gantois en 1477. Son fils Adrien périt à Marignan et Louis, Capitaine d'Amiens, mourut sur le champ de bataille d'Azincourt. L'écusson, portant trois aigles, posé sur un des piliers de l'Eglise du village, représente les armoiries de la famille de Brimeu, seigneurs de Querrieu.

ET POURQUOI PAS CESAR ?

L'ancienne maison féodale de Querrieu, la seule à porter le nom de la terre, était connue depuis Fiévin qui figure dans un acte de donation de 1104 en faveur de la léproserie de Corbie. Cette famille fut mêlée aux événements militaires de son temps et s'éteignit en 1373 avec le mariage de Marie, dernière du nom. Son mari, Jacques de Longroy, était conseiller et chambellan de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Lieutenant-Général de Picardie, il était également seigneur de Prouzel, Querrieu et Hallencourt.

Avec Fiévin s'achève notre promenade dans le temps. Avant lui l'Histoire



Le roi George V devant le château de Querrieu en 1916. Il est accompagné du Maréchal Haig, Commandant en chef, et du Général Rawlinson.

s'enfonce dans la pénombre et les certitudes se font rares. On peut imaginer César traversant Querrieu à la tête de ses légions. Et pourquoi pas tel ou tel chef des Ambiens en quête de gibier dans la vallée de l'Hallue.

En cette fin de parcours, ayons une pensée pour le cuisinier chinois du Général Rawlinson. Sa famille a-t-elle jamais su qu'il reposait à Querrieu ? Comme quoi tout est possible pour les oubliés de l'Histoire.

Yves d'ALCANTARA.

LES GENS D'ICI

CASILDA VILBERT DE RUBEMPRÉ

**Cette nouvelle
rubrique consacrée
aux gens d'ici
s'attache
à présenter
des habitants
hors du commun,
ceux et celles
pour qui la vie
n'est pas un long
fleuve tranquille.
Ancienne
cultivatrice,
mémorialiste,
vedette des médias
picards et...
auto-stoppeuse
bavarde,
Casilda Vilbert,
âgée de 97 ans,
n'a pas fini
de nous étonner
par son sens
de la
communication,
sa verve
et sa jeunesse
d'esprit.**

"Mais d'outché qu'on l'avons
pétchi ?!" s'exclamaient les
parents de cette petite fille
née à Rubempré le jour de la Saint-
Nicolas 1893.

*Aussi loin qu'on puisse remonter, sa
famille est de Rubempré et pourtant,
tout enfant, elle détonne au milieu de
ces paysans picards avec ses yeux de
braise et son tempérament
d'Andalouse...*

Elle s'appelle Casilda...

LA CHARRUE ET LA PLUME

Comme toutes les filles de son âge,
Casilda subit l'éducation stricte et
sévère de Sœur Florentine et s'y
adapte. En 1906, c'est la séparation de
l'Eglise et de l'Etat et le village en
larmes voit partir Sœur Florentine. Elle
est remplacée par Mademoiselle
Blassel, aussi rigoureuse sur la morale
et les devoirs.

En ce temps-là, les garçons restaient
au village pour les travaux des champs
mais, on ne pouvait nourrir toutes les
filles qui partaient "en service" à
Amiens ou à Paris. On n'en gardait
qu'une pour aider aux tâches
ménagères. Ce fut sa sœur Blanche qui
partit. Elle, après le certificat d'études
(où les treize élèves de sa classe furent
reçues), elle resta à Rubempré.

L'école était en face de chez elle, elle
alla au cours du soir trois fois par
semaine. Monsieur le Curé lui apprit le
cathéchisme et lui inculqua les devoirs
de mère, de fille, d'épouse envers
Dieu, la famille, le prochain, les
mœurs, les traditions.

Sa mère lui apprit les travaux
ménagers, mais son frère Joseph lui
donna l'amour des travaux des
champs. Pédagogue intraitable, il ne
pouvait tolérer aucune malfaçon,
aucun épi perdu, aucun mètre carré
inculte. C'est cette éducation
fraternelle qui l'emporta et Casilda
devint cultivatrice. Et tandis que ses
amies s'occupaient de la maison, du
jardin, de la basse-cour, elle, elle
labourait, binaï, conduisait les
chevaux, traitait avec les marchands.
De cinq heures du matin jusqu'à la
nuit tombée, pendant plus de soixante
ans ce fut son lot et ses premières
vacances, elle les prit contrainte et
forcée par l'opération d'une hernie.

Elle a toujours aimé écrire. Faire des
rédactions à l'école était pour elle un
plaisir. Dès sa jeunesse elle a pris des
notes sur les faits marquants de la
semaine, les semailles de telle ou telle
pièce de terre, le temps, les guerres,
l'évacuation...

En 1970, sa belle fille lui offrit, pour
son anniversaire, un gros cahier avec
sur la première page : "Les mémoires
d'une grand mère... par Casilda".

Elle se récria qu'elle n'y écrirait
jamais un mot, mais aujourd'hui, le
huitième volume se remplit, un peu
moins allègrement il est vrai que le
premier.

Aidée par ses notes et une mémoire
sans défaillance, elle a fait une
monographie de chaque maison de
Rubempré où elle a vu vivre six, voire
sept générations. Elle se souvient non
seulement des prénoms, des surnoms
et de la réputation des intéressés, mais
de toutes les anecdotes qui ont marqué
leur vie, de leurs exploits, de leurs

misères, de leurs projets.

AUTO-STOPPEUSE

Dans ce milieu picard que l'on dit méfiant et réservé, son sens du contact est étonnant. Personne comme elle n'est capable d'interroger un inconnu et de tout savoir de lui en quelques minutes.

Quand elle allait, rarement, à Amiens, elle arrêta la première personne rencontrée pour parler, pour satisfaire sa curiosité. Si elle voyait quelqu'un assis seul sur un banc, elle allait s'asseoir à côté et l'entretien commençait. Il pouvait durer deux heures.

Quand elle eut pris sa retraite, l'auto-stop devint sa distraction favorite, pas tellement pour se déplacer mais pour voir des gens d'ailleurs et parler. Souvent elle fit ainsi du stop non pas en fonction de sa destination à elle, mais de celle des automobilistes complaisants.

Un beau jour, au retour d'Amiens, un automobiliste de Toutencourt s'arrêta devant son pouce levé et la fait monter. Arrivée à Rubempré, *"C'est intéressant ce qu'on raconte, dit-elle, allons jusqu'à Toutencourt, là-bas je ferai du stop pour revenir"*. Ce qui fut fait.

Ces contacts ne se limitaient pas à la départementale 11 d'Amiens à Rubempré. Le jour où elle décida d'aller se recueillir sur la tombe d'un beau frère, tué en 1915 à Verdun, elle confessa dix-neuf automobilistes dont un sur la distance record de deux cents mètres au bout desquels leurs itinéraires divergeaient.



Casilda VILBERT, 97 ans (décembre 1990).

FR3 dans ses reportages sur les gens d'ici, parle de Casilda ; un original l'entend sur les ondes, lui écrit et la félicite. Elle veut le rencontrer et part en stop dans les Pyrénées...

STAR DES MEDIAS

Son goût des contacts attire les journalistes et le Courrier Picard la prend comme support publicitaire pour sa campagne *"c'est vous qui faites l'information"* et elle parut en gros plan sur des affiches de trois mètres sur quatre sur tous les murs de la Picardie.

Le Crédit Agricole l'avait débauchée pour un voyage en Tunisie. Là-bas, au cours d'une soirée, l'animateur demande un volontaire pour chanter et

la voilà sur les planches à 80 ans devant 500 personnes.

"On l'entendait rire de l'autre bout du village" dit Zélia Vilbert, son amie qui vient d'entrer dans sa centième année, et c'est vrai qu'elle a toujours aimé rire et s'amuser. Que de fois elle a déposé un paquet bien ficelé sur la route devant sa grange pour guetter par un trou les réactions des passants. Son jour de gloire était le 1^{er} avril. Personne n'y a échappé. Les farces étaient d'une telle simplicité, dites avec un tel naturel que tous les voisins, amis ou autres rencontrés ce jour s'y sont faits prendre pendant des décennies. Personne, dit-elle n'a jamais réussi à lui coller un poisson d'avril. Et pourtant le premier avril 1977 une équipe musclée dans l'art de la communication, aidée par FR3 Picardie... mais elle préfère qu'on n'en parle pas !

Son besoin de savoir, de comprendre lui a toujours permis, dans son emploi du temps si dense et pratiquement sans limites, de trouver un moment pour s'extasier devant un nid d'oiseau, un coucher de soleil et admirer la plaine toujours la même mais toujours différente au rythme des heures et des saisons.

A une époque où il n'y avait pas de publicité, pas de télévision, où, chez elle il n'y avait ni journaux, ni T.S.F. et pas de livres - c'eut été mal vu de lire alors qu'il y avait tant de travail à la ferme - comment lui est venu ce goût pour les arts, la littérature ? Par quel cheminement d'esprit a-t-elle été amenée à conduire son fils aîné visiter les monuments et les musées

d'Amiens dans les années 35-40 ? D'où est venue cette volonté, malgré toutes les oppositions, de faire faire à ses deux fils des études secondaires et supérieures alors que les bras manquaient aux champs ? Et si c'était à refaire ?

"Oh j'aurais pu faire du théâtre, de la politique, du commerce, être journaliste, voyager partout. J'en aurais vu et appris des choses ! Finalement aurais-je été plus heureuse ? Non je ne regrette pas et si c'était à refaire, je referais la même vie".

Le pense t-elle vraiment ?

Pour en avoir le cœur net allez donc lui demander au n° 26 de la rue Vilbert à Rubempré. Elle reçoit tous les après-midi sans rendez-vous.

Roger JOUY
et **Léonce VILBERT**

UN AGRONOME PICARD DU XIX^{ÈME} SIECLE : LOUIS-CHARLES DE RAINNEVILLE (1775-1857)

A côté du Château d'Allonville, détruit en 1940, se dressait autrefois l'une des plus anciennes fermes modèles du nord de la France.

UN GENTLEMAN-FARMER MODERNE

Après la Révolution, Louis-Charles hérite de son père 517 hectares, à Rainneville et à Allonville, au nord-est d'Amiens : 120 de bois, 17 de vergers, pépinières et potagers, le reste en terres labourables et en pâtures. Plus audacieux que les autres châtelains du voisinage, il consacre toute son énergie à moderniser son domaine. Dès 1810, à l'époque du blocus continental, il cultive la betterave et crée à Rainneville la première sucrerie du département. Dix ans plus tard, prenant modèle sur les gentlemen-farmers d'outre-Manche, il rompt le cercle infernal de l'assolement triennal en remplaçant la jachère par les prairies artificielles, organise une rotation savante entre blés d'hiver ou de printemps, plantes sarclées et légumes. L'augmentation du nombre de bestiaux lui permet de fumer abondamment ses terres, donc d'accroître sensiblement les rendements. Sous le règne de Louis-Philippe, il s'équipe en charrues Desmons, les plus perfectionnées pour défricher les vieux pâturages, en sarcloirs et extirpateurs anglais très performants, et, à la différence des paysans des environs, s'intéresse tout particulièrement à l'élevage : il crée une bergerie de 500 bêtes à laine nourries au ray-grass, réussit le

croisement de béliers du Snowst-down et de brebis picardes pour améliorer la race, et engraisse une trentaine de porcs avec des topinambours (ramenés d'Allemagne ?). Il sélectionne avec soin les variétés de blé et d'avoine françaises et étrangères les plus productives et, en 1847, lutte avec acharnement contre la maladie de la pomme de terre.

Ce grand propriétaire terrien entend insuffler son dynamisme aux agriculteurs mais se heurte à l'inertie des petits paysans qu'il qualifie de "gent moutonnaire et moutonne, dépourvue de toute instruction agricole, qui ne veut faire que ce qu'elle voit faire au voisin". Pour les encourager à sortir de la routine, il leur distribue des semences sélectionnées, leur fait visiter sa ferme, accorde une priorité et des facilités de paiement aux petits fermiers qui suivent son exemple. En 1835, il crée avec quelques autres notables le comice agricole d'Amiens qui organise chaque année un concours agricole. Devenu le vice-président fort influent du conseil général de la Somme, il propose et fait voter sous la Seconde République la création d'une chaire départementale d'agriculture pour faire connaître les bons procédés aux fils de cultivateurs aisés qui font leurs études en ville, mais ne peut faire aboutir son projet d'écoles communales d'enseignement agricole. De 1847 à 1850, à l'âge de soixante-quinze ans, il écrit presque chaque semaine de courtes leçons d'agriculture pratique pour les lecteurs de la Gazette de Picardie puis de l'Ami de l'Ordre, deux journaux très conservateurs dont il est l'un des plus

**Enseignant
à l'Université
de Picardie,
Jean-Marie Wiscart
est l'auteur
d'une thèse
récente sur la
noblesse de la
Somme au XIX^{ème}
siècle.
En cultivant
des prairies
artificielles,
en utilisant
des machines
agricoles anglaises
et en créant
une ferme école-
orphelinat
à Allonville,
le vicomte
Louis-Charles
de Rainneville
fut un aristocrate
agronome
novateur au milieu
du siècle dernier.**

gros actionnaires. Comme d'autres aristocrates agronomes de son temps, il considère que son statut social lui impose l'obligation d'investir, d'innover ; c'est ce qu'attend le paysan qui n'a ni les disponibilités financières, ni l'instruction, ni les relations pour mener des expériences agricoles d'envergure.

UNE FERME ECOLE-ORPHELINAT

Cependant l'initiative la plus originale de cet aristocrate légitimiste et catholique est la ferme école-

orphelinat du petit Mettray, à laquelle il affecte un tiers des terres cultivables de son domaine, soit près de 130 hectares. Elle s'inspire à la fois des expériences des fermes-écoles tentées à Rouillé et Grignan par Mathieu de Dombasle, de la maison de redressement pour jeunes délinquants de Mettray, et de la loi Tourret votée en décembre 1848, qui prévoit la création dans chaque arrondissement d'une ferme école sur les terres d'un notable agréé par le conseil général et le préfet. Conscient depuis des années des risques que la misère paysanne et ouvrière fait courir à la paix sociale, il



La ferme école-orphelinat d'Allonville

décide en 1849, quelques mois après la répression sanglante des émeutes des faubourg parisiens, de mettre en application son projet d'écoles de travail. Son objectif est parfaitement clair : *“Une instruction trop étendue chez des jeunes gens dont les familles sont sans ressources suffisantes pour les entretenir au début d'une carrière est un danger pour la société. C'est d'éducation que notre jeunesse a soif, parce que le paupérisme la talonne et qu'avant de devenir savants, il faut manger. Les procédés d'agriculture s'apprennent sur le terrain, par l'usage mieux que par les livres”*. Il ne croit manifestement qu'à l'initiative privée : *“C'est en dehors des institutions et des pouvoirs publics qu'il faut chercher un tel progrès. Le travail si moralisant de la terre doit être pratiqué sous la surveillance du curé et d'un sage instituteur, distribué et encouragé par un propriétaire généreux”*. Plusieurs dizaines de garçons et de filles de 7 à 14 ans, pour la plupart orphelins ou livrés à eux-mêmes, reçoivent une formation alternée fort peu équilibrée ; à la belle saison, 8 heures de travail dans les champs ; les fillettes doivent sarcler, les garçons biner ; les adolescents les plus vigoureux doivent défricher ; puis 2 heures de cours et de catéchisme pour tous. L'hiver, la classe dure plus longtemps, mais les enfants vont aussi empierrer les chemins du domaine. Le vicomte de Rainneville qui s'y entend à merveille pour concilier charité chrétienne et travail, trouve dans cette

jeunesse déshéritée et sans défense une main-d'œuvre bon marché et docile. Du moins lui assure-t-il un toit, une nourriture équilibrée et quelques rudiments d'instruction.

L'ensemble de la noblesse picarde, si enracinée dans le terroir, était plus traditionnaliste. Mais on trouve au même moment des Louis-Charles de Rainneville dans d'autres provinces. Ils appartiennent aux élites, au sens propre du terme, c'est-à-dire à une petite minorité d'hommes et de femmes, riches ou pauvres, qui font bouger la société et qui entendent marquer leur temps.

Jean-Marie WISCART.

L'ANNÉE TERRIBLE

**Terre Picarde,
terre d'invasion.
Vaux-en-Amiennois
et son hameau
Frémont ont vécu
les malheurs
de l'occupation
prussienne
en 1870.
S'appuyant
sur les archives
locales,
Jeannine Verdier
-qui prépare
une monographie
sur l'histoire
de son village -
nous présente
les heures
sombres
de cette année
terrible.**

Les nombreux bouleversements politiques du XIX^{ème} siècle touchent peu le village de Vaux. Le presque centenaire Jean-Baptiste Marchand se souvient en 1902, qu'en 1811 il vit Napoléon 1er à Amiens. En 1815 les troupes étrangères s'arrêtent à Vaux. Sinon, loin des convulsions révolutionnaires, on achète le buste des rois successifs: Louis XVIII, Louis-Philippe, Charles X. A Napoléon III on adressé requêtes, vœux, félicitations. La guerre de 1870 se passe loin du village mais marque la population.

1870

8 MAI:

Plébiscite en faveur de Napoléon III, 83 % de OUI.

19 JUILLET :

Déclaration de guerre à l'Allemagne (après la dépêche d'Ems).

2 SEPTEMBRE :

Capitulation de Sedan après une série d'échecs militaires.

4 SEPTEMBRE :

Proclamation de la République à l'Hôtel de Ville de Paris.

19 SEPTEMBRE :

Le siège de Paris commence.

1871

18 JANVIER :

Le roi de Prusse est proclamé Empereur d'Allemagne.

28 JANVIER

Armistice - reddition de Paris.

18 MARS - 28 MAI :

Commune de Paris.

LA BATAILLE DE L'HALLUE

Les élus suivent les événements : ils ont été "impressionnés en apprenant le complot formé contre les jours de votre Auguste personne et protestent avec indignation et de toute leur énergie contre un aussi abominable forfait"

Le 28 août le Maire donne lecture de la loi du 18 août relative à l'organisation de la Garde Nationale sédentaire. Le 18 septembre se tient une réunion extraordinaire : "Le Conseil déclare reconnaître la République française et adhère au nouveau gouvernement". On lui souhaite de pouvoir repousser l'envahisseur.

Tout en protestant de sa pauvreté, la commune accepte de procéder à l'habillement, l'équipement et au paiement de trois mois de solde de la Garde Nationale imposée.

Un décret du 2 novembre mobilise tous les citoyens valides de 20 à 40 ans, mariés ou veufs, avec ou sans enfants. Cette mesure sème le trouble ici comme ailleurs et peut-être entraîne-t-elle quelques départs hâtifs vers la Belgique.

Ces hommes sont enrôlés dans l'armée du Nord, "plutôt réunie qu'organisée", envoyée à l'ennemi avant que d'être prête. Vingt-deux jeunes gens combattent cette année là, 3 sont faits prisonniers, l'un d'entre eux est tué, obscur matricule d'une armée de 31 097 hommes.

Participent-ils à la bataille d'Amiens le 27 novembre ? de Pont-Noyelles ?

Ici 138 bouches à feu, 6 069 obus tirés,

11 officiers tués, 162 hommes, 201 chevaux ; là 102 bouches à feu, 3 665 coups tirés, 7 officiers tués, 68 hommes et 62 chevaux.

La bataille de l'Hallue en tout cas, est terrible. Elle commence le 19 décembre : à l'aile droite, la première division se trouve à Vadencourt, Bavelincourt, Beaucourt et Béhencourt.

La deuxième division se déploie de Fréchencourt à Vecquemont. La nuit du 22 au 23 décembre est très dure à cause du verglas très épais, du froid particulièrement vif - des hommes meurent de froid. La bataille de Pont-Noyelles des 23 et 24 est commandée par Faidherbe qui a remplacé Bourbaki, à la tête de l'armée du Nord. Semi-victoire, semi-défaite.

L'ordinaire de la guerre ce sont des hommes qui n'ont ni manteau, ni capote, parfois pieds-nus ou chaussés de chaussures à semelles de carton. Les tambours battent, les clairons sonnent la charge ; le canon gronde.

Parfois un cri retentit : "A la charge !" et des hommes s'affrontent à la baïonnette pour la possession d'un chemin creux, d'une butte...

Dans la plaine picarde sont face à face le tourlourou français qui ne connaît que son patois, souvent illettré, ignorant tout de la géographie, et le conscrit prussien qui parle allemand, alphabétisé, capable de lire une carte.

A Vaux même on subit les contraintes de la guerre. Les Prussiens ne pillent pas, ne brûlent pas. Ils procèdent à d'énormes réquisitions - le pillage sera le fait des francs-tireurs - Fin décembre ont lieu les premières réquisitions. Bizarrement les chevaux de selle se font introuvables...



L'année terrible (d'après H. DAUMIER - 1871)

Les militaires reprochent à la population son inertie, son manque de générosité. Certains s'enrichissent ; d'autres jouent de leurs relations pour que leurs fils reste à l'arrière. Le maire de Vaux, comme d'autres, est dépassé par les événements. Le 24 février il accepte la contribution de guerre ordonnée par les Prussiens : elle est fixée à 25 000 francs pour une commune de 400 habitants (5 000 F d'impôts directs et 50 F par individu). Cette guerre courte laissa des blessures profondes, dont se font l'écho tous les grands écrivains du XIXème de Rimbaud à Zola, de Daudet à Maupassant. Relisons les Contes du Lundi ou la Débâcle ou encore boules de Suif.

EN CURANT LA MARE

Après la guerre au goût d'amertume, d'esprit revanchard, vient l'heure des règlements de compte. A Vaux, c'est à l'ancien maire qu'on demande quelques explications. Il est soupçonné d'avoir constitué *"une caisse de prévoyance personnelle, secrète et sans aucun contrôle"*. Que sont ces trois mandats sans justificatifs ? Que sont ces frais de réception pendant les réquisitions ? A qui sont allés les 624 kg de pain comptabilisés ? La démission du maire est une réponse...

"Une singulière trouvaille" fut faite en 1874.

"Une singulière trouvaille" vient de remettre en mémoire dans notre localité et dans les environs le souvenir à jamais néfaste de l'invasion allemande.

Hier, plusieurs personnes étaient occupées au curage de la seule mare que possède notre petit hameau, laquelle depuis cinq ans n'avait pas été nettoyée. Plus de cinquante tombereaux de boue avaient déjà été extraits de ce cloaque. On était à peu près aux deux tiers du travail quand la bêche d'un des ouvriers alla heurter, au fond de la vase, un objet dont la résistance attira l'attention des travailleurs. On essaya d'aborder l'objet, mais toujours avec précaution, et après les premières fouilles, quelques lambeaux d'une toile grossière se présentèrent aux yeux de nos travailleurs. On saisit ce qui offrait encore quelque prise et l'on se mit en devoir de tirer à soi ; mais comme la résistance se prolongeait et que le contenu du sac paraissait

volumineux, il vint naturellement à l'esprit que ce pouvait bien être un prussien qu'on aurait pris soin d'ensevelir dans cette toile pour le mieux faire disparaître - Qu'importe, uhlan ou fagot, le sac est retiré et laissé tomber aux pieds de nos gens surpris, quoi ?...

Un prussien armé de pied en cape ?...

Non... Je vous le donne en cent... en mille... Une pendule !... Oui, une magnifique pendule de cheminée qui n'a perdu par son séjour dans l'eau qu'un peu de sa couleur dorée, et qui est encore d'une conservation presque fraîche ; non pas que je veuille voir dans ce fait l'objet d'un miracle.

D'où provient-elle ? On se le demande encore ; les conjectures se sont bien vite donné carrière et les quolibets vont leur train sur la morale plus ou moins équivoque de nos envahisseurs, qu'on a appelés à bon droit les horlogers de M. de Bismark.

- Frémont le 4 juin 1874 -

La fin de siècle est marquée par l'esprit de revanche dont la vie locale donne bien des indices.

En 1889 quand La Picarde, société de gymnastique d'Amiens, vient à Vaux, le maire prononce un vibrant discours aux échos patriotiques :

"Les sociétés de gymnastique n'ont pas seulement pour but de procurer la santé, la vigueur corporelle, l'éducation physique de la jeunesse française, elles doivent assurer aussi le fonctionnement de nos lois militaires, la composition et la force de notre armée ! Tous les enfants qui fréquentent nos écoles sont appelés à servir un jour leur pays comme

soldats ; c'est une œuvre patriotique et c'est rendre un vrai service à ces enfants en cherchant à leur donner des habitudes viriles, à les familiariser avec le rôle qu'ils auront plus tard à remplir, à les initier aux devoirs qui les attendent au régiment”.

La création de la Société des Anciens Elèves “pour l'éducation et le tir” ou l'achat de fusils scolaires à la taille des enfants sont d'autres indications...

Jeannine VERDIER

*A l'horizon hurlaient des méduses, grinçant
Dans un obscur nuage éclaboussé de sang,
Couleuvrines d'acier, bombardes, mitrailleuses :
Les corbeaux se montraient de loin ces travailleuses ;
Tout festin est charnier, tout massacre est banquet.
La rage emplissait l'ombre, et se communiquant,
Comme si la nature entrait dans la bataille,
De l'homme qui frémit à l'arbre qui tréaille ;
Le champ fatal semblait lui-même forcené.
L'un était repoussé, l'autre était ramené ;
Là c'était l'Allemagne et là c'était la France.*

.....

*Cette graine qu'un bras épouvantable sème,
La mitraille, pleuvait sur le champ ténébreux ;
Et les blessés râlaient, et l'on marchait sur eux,
Et les canons grondants soufflaient sur la mêlée
Une fumée immense aux vents échevelés.”*

VICTOR HUGO.

LA RÉSISTANCE DANS LE CANTON DE VILLERS-BOCAGE

**Correspondant
départemental
du Comité
d'Histoire
de la Seconde
Guerre mondiale
puis de l'Institut
d'Histoire du Temps
présent de 1971
à 1982, auteur d'une
thèse sur la Somme
sous l'occupation,
nul mieux que
Dominique Duverlie
ne pouvait nous
présenter l'histoire
de la Résistance
dans notre canton.**

Ces quelques lignes d'histoire locale ont pour but d'évoquer l'action de la Résistance pendant l'occupation en soulignant l'importance du contexte historique et géographique dans lequel s'inscrit le canton de Villers-Bocage.

Il est également nécessaire de garder à l'esprit que nos connaissances ne peuvent être que fragmentaires. Seules les archives officielles (police-gendarmerie-préfet-dossiers des anciens combattants-presse autorisée) ont pu être constituées. Certes des témoignages peuvent compléter ces sources mais ils restent rares et souvent bien tardifs. Pour des raisons évidentes de sécurité les résistants qui œuvraient dans l'anonymat et la clandestinité avaient pour consigne de ne laisser aucun document.

seront de plus en plus faciles. Les relations avec Amiens sont importantes à deux titres. Tout d'abord pour la vie quotidienne, l'exode rural qui avait touché le canton au début du siècle avait créé des liens étroits entre la ville et la campagne. Dans cette période difficile où les bombardements et le ravitaillement pèsent lourdement sur la ville, l'aide matérielle s'organise. La proximité du canton permet aux amiénois d'enfourcher leur bicyclette pour rendre régulièrement visite à la famille ou s'y réfugier lors des périodes intensives de bombardements.

Mais les vélos ne serviront pas qu'à transporter du ravitaillement pour les citadins, ils mettront également en contact ceux qui ont décidé d'agir et qui ne veulent pas rester à attendre. Les principales organisations de résistance établiront des contacts avec le canton pour trouver des relais indispensables à leurs activités.

A BICYCLETTE

Après la débâcle de mai 1940 et le retour d'exode, la population va devoir subir sa troisième période d'occupation en soixante dix ans. Les allemands ont partagé la France en trois zones, la limite entre la zone occupée et la zone interdite suit le cours du fleuve Somme. Le canton se trouve donc coupé d'une partie de la ville d'Amiens puis de sa totalité quand la ligne est reportée plus au nord.

Dans un premier temps le franchissement entre les deux zones est très réglementé, puis peu à peu les passages vont pouvoir être autorisés avec les ausweis. Enfin, après l'ouverture du front russe qui entraînera le départ d'une partie des troupes d'occupation les aller-retour

L'AIDE AUX PRISONNIERS ÉVADÉS

En juin 1940 après la défaite on estime entre trente et quarante mille le nombre de prisonniers dans le département. Au début les évasions sont très nombreuses et facilitées par le manque de structures du côté des Allemands. Mais encore faut-il trouver rapidement de l'aide parmi la population pour obtenir des habits civils, de quoi se nourrir et s'éloigner de la région par des routes peu fréquentées. Spontanément des habitants, dont certains du canton, vont aider ces soldats en fuite. Puis très vite les choses vont devenir plus difficiles,

plus périlleuses, il faudra s'organiser, ainsi naîtront les premières chaînes d'évasion. Aux prisonniers de guerre succèdent des aviateurs alliés qui ont été abattus au dessus de la région ou des résistants recherchés par la police allemande. Il est difficile de recenser et de chiffrer le nombre de personnes qui au péril de leur vie ont participé à ces activités. Dans ce cas comme dans d'autres, ce sont les arrestations opérées par les allemands qui permettent de connaître l'existence de la Résistance. Ainsi le 9 octobre 1941, pour aide aux prisonniers évadés, tous les gendarmes de la brigade de Beauval sont arrêtés ainsi que le chef de gare qui mourra en déportation. Tous appartenaient au réseau Hector dont les ramifications traversaient le canton mais dont il est difficile de trouver trace. Les acteurs eux-mêmes ignoraient le plus souvent le nom de l'organisation pour laquelle ils travaillaient, ils connaissaient une ou deux personnes sans plus, quand la chaîne était interrompue il était bien difficile de la renouer.

Le 26 août 1942 les instituteurs de Rainneville, de Villers-Bocage et de Rubempré sont arrêtés en même temps que d'autres résistants domiciliés à Amiens et appartenant au groupe "Bataillon de la mort" dont les activités principales étaient la récupération d'armes et la collecte de renseignements.

Au printemps 1944 six nouvelles arrestations révèlent l'activité de la Résistance locale. Sur les six personnes, trois habitants de Contay mourront en déportation alors que l'instituteur de la Vicogne succombera dans le train de la mort le 2 juillet 1944. Tous étaient accusés

d'appartenir au réseau Evasion Possum qui aidait les parachutistes alliés à se cacher et à quitter la région.

ESPIONNAGE

Parallèlement à ces activités d'hébergement, les réseaux de renseignements se développèrent. Les Alliés avaient besoin de connaître les mouvements des troupes allemandes dans notre région. Dans un premier temps il s'agissait de prévoir une tentative d'invasion de l'Angleterre à partir du littoral picard. Puis au contraire il fallut connaître les défenses allemandes pour étudier une probabilité de débarquement allié. Ajoutons à cela l'implantation des rampes de V1 qui menaçaient directement Londres et qu'il fallait précisément positionner pour les bombarder en évitant de faire des victimes civiles. Parmi les réseaux de renseignements qui eurent recours à des habitants du canton, citons Résistance en Picardie dont les responsables étaient à Amiens, ou encore le réseau Manipule.

SABOTAGE ET HOLD-UP

Hébergements et renseignements exigeaient une discrétion totale dans la préparation et la réalisation. Par contre d'autres types d'actions ne pouvaient pas passer inaperçues. Dès 1942 des jeunes du canton rejoignent les FTP et optent pour un autre type d'interventions. Le premier groupe se constitue en mars à Pont-Noyelles. Le 26 avril les lignes téléphoniques entre Fréchencourt et Pont-Noyelles sont



*Stèle commémorative
de la libération de Flesselles
(1^{er} septembre 1944).*

un soldat allemand est exécuté par un FTP, les actions deviennent de plus en plus violentes et parfois la population est partagée entre le désir de voir l'occupant destabilisé et la crainte des représailles. Un autre type d'actions spectaculaires se développe dans le canton à partir de 1944, les sabotages de voies ferrées qui entraînent des déraillements et bloquent le trafic. Le canton a peu de voies ferrées importantes. Pourtant le 31 janvier, les 16 et 17 avril à Flesselles, le 20 mars à Bertangles, les FTP sabotent la ligne Amiens-Doullens.

Alors que le 5 avril 1944 deux individus armés pénètrent dans le bureau de poste de Villers-Bocage pour se faire remettre le contenu de la caisse, soit 55 000 F de l'époque, butin

coupées. Il s'agit de harceler l'occupant, de lui rappeler l'opposition de la population, y compris dans les petites communes, tout en le gênant dans ses activités. A plusieurs reprises des poteaux téléphoniques seront sabotés et en particulier après le débarquement du 6 juin 1944 où tout sera fait pour gêner les communications et retarder les mouvements de troupes vers le front.

Le 2 novembre 1943 à Querrieu

qui devait alimenter les caisses de la résistance.

Ces actions de 1944 ne furent pas sans conséquences. Les Allemands, aidés par un collaborateur amiénois, vont multiplier les arrestations à Flesselles, en particulier le 21 juin et le 25 juin où 18 personnes sont emmenées à la citadelle d'Amiens et interrogées par la gestapo. La majorité d'entre elles seront déportées et mourront en déportation. Le 12 août, en plein jour, à Amiens, un résistant abattait à bout portant le collaborateur dont le zèle avait été fatal à plusieurs de ses camarades.

La libération du canton se passa très rapidement, l'avancée des troupes alliées se fit sans combat important et la population put s'abandonner à sa joie. Quelques rares personnes furent inquiétées pour collaboration économique alors qu'à Querrieu deux femmes, la mère et la fille, de retour à pied d'Amiens étaient abattues à l'entrée du village. Le comité de Libération d'Amiens qui les avait entendues au sujet de leurs relations avec les troupes d'occupation n'avait pas jugé opportun de les interner sur le champ.

L'histoire de la Résistance du canton de Villers-Bocage pourrait paraître un peu terne à ceux qui recherchent le sensationnel. Ici il faut le trouver dans l'attitude courageuse mais discrète de quelques individus qui ont risqué leur vie d'une façon si naturelle qu'ils n'en n'ont jamais rien dit ou presque.

Dominique DUVERLIE.

LES MARSILLE, UNE FAMILLE DE MÉDECINS-CHIRURGIENS A QUERRIEU

Querrieu est une petite localité située au nord-est d'Amiens, sur la route qui mène à Albert.

Ce village fut chef-lieu de canton à la période révolutionnaire. Il possédait à la fin du 18ème et au 19ème une étude notariale, un chirurgien-médecin, un second médecin, puis plus tard une officine de pharmacie. Au 20ème siècle cette commune fut un moment privée de leurs services.

De nos jours l'étude notariale a disparu, rattachée à celle de Rubempré, mais Querrieu possède toujours une pharmacie et deux médecins.

C'est sur ces premiers médecins de Querrieu que nous allons nous pencher. Ils étaient médecins et chirurgiens certifiés, c'est-à-dire qu'ils n'appartenaient pas à cette ancienne catégorie de chirurgiens non certifiés qui étaient en réalité des barbiers chargés de pratiquer "la saignée". Issus d'une famille modeste avant la Révolution (le père était manouvrier), ces médecins avaient la particularité d'exercer leur profession dans la localité où ils étaient nés.

UN PEU DE GÉNÉALOGIE

Ainsi le 3 août 1757 naissait à Querrieu Pierre Marcille (1) fils en légitime mariage de Pierre Marcille et de Marie Charlotte Briau (1). Pierre Marcille est baptisé par Maître Hubert Manot, prêtre desservant de la paroisse de Soues.

Pierre semble être le premier enfant du couple (je n'ai en tout cas pas poussé ma recherche plus avant) et nous

verrons qu'il va devenir le premier des médecins portant ce nom à Querrieu.

En 1759 un second fils du couple naît le 2 juillet. Il ne vivra pas et décédera le même jour. On lui donne également le prénom de Pierre, ce qui est sans incidence pour la carrière du premier.

En 1761 le couple a un nouvel enfant, François, né le 16 avril.

Le 25 septembre 1764 c'est une fille, Marie Marguerite, qui vient grossir la famille du couple Marsille-Briaut (2).

Dans un acte de mariage en date du 14 octobre 1766 entre Firmin Delapierre et Marie-Louise Briaut, on constate que Pierre Marsille est le beau-frère de l'épouse.

Un acte de décès en date du 23 janvier 1787 nous indique que Marie Rose Charlotte Marsille âgée de deux jours est décédée, fille de Pierre Marsille, Maître en Chirurgie à Querrieu et de Marie Rose Augustine Leroux.

Un acte de mariage du 21 mai 1792 nous apprend que Pierre Marsille, Maître chirurgien âgé de 35 ans (donc né en 1757), veuf de Marie Rose Augustine Leroux, épouse en secondes noces Brigitte Darras, âgée de 25 ans, fille de feu Pierre Darras et de Marie Anne Wartel, tous deux de la paroisse de Querrieu, en présence d'Armand Delapierre cousin, de Maître Rigault notaire et juge de paix et de Thomas Minotte amis du marié et de Louis Thomas.

Debeauvais laboureur, de François Renard de Querrieu et Pierre Minotte laboureur à Pont-Noyelles, amis de l'épouse (3).

Le 19 germinal an 4 de la République (8 avril 1796), un acte de naissance indique que Pierre Marsille, officier de santé à Querrieu et Brigitte Darras ont

**Claude Bloquet
a ses racines
à Querrieu.**

**Il retrace
la généalogie
et la saga des
Marsille,
une famille
de médecins-
chirurgiens.
En 1848,
l'un d'entre eux
a même écrit
des propos
prémonitoires
au sujet
de la Roumanie.**

eu un enfant qu'ils vont prénommer Pierre.

Le 5 messidor de l'an 10 de la République (24 juin 1802) est né Jean Baptiste Aimé Marsille, fils de Pierre Marsille, officier de santé et de Brigitte Darras (nous verrons plus loin que cet enfant de Pierre Marsille va devenir également médecin).

En effet, Jean Baptiste Aimé Marsille va épouser le 9 avril 1828 Marie Catherine Françoise, fille légitime de Charles Honoré Rigaut, ancien notaire et cultivateur à Querrieu. Charles Honoré Rigaut a été marié une première fois avec Brigitte Renard dont il a divorcé le 29 messidor de l'an 4 (17 juillet 1796). Un enfant de ce couple était né l'année précédente le 24 janvier 1793. Cet enfant du couple Rigaut-Renard sera prénommé Constant. Ce n'est pas le père qui présente l'enfant à la mairie pour la déclaration mais Pierre Marsille, médecin et chirurgien à Querrieu, qui déclare cet enfant comme le fils des sus-nommés. Charles Honoré Rigaut épousera en seconde noce le 28 thermidor an 5 (15 août 1797), Judith Leconte. On constate dans cet acte de mariage du 9 avril 1828 unissant Jean Baptiste Aimé Marsille et Marie Catherine Françoise Rigaut, que l'époux âgé de plus de 25 ans est élève en chirurgie, mais, que les époux "ont fêté Pâques avant les Rameaux" et que de cette action un enfant est né hors mariage le 20 mars 1827 et qu'il a été déclaré sous le nom de Rigaut Philogène Alfred, mais qu'il portera maintenant le nom de Marsille. Le couple achètera le 12 septembre 1829 à Marie Rose Opportune Minotte

veuve d'Abraham Jourdain ménager à Querrieu et à ses deux filles Anita et Henriette (mineures), une maison bâtie sur la chaussée, surmontée d'un parapet en grès, tenant d'un côté à Laurent Drez, d'autre à Jean Baptiste Lavoine, et d'autre bout à Pierre Lengellé - Jean Baptiste Aimé Marsille sera reçu maître en chirurgie le 19 septembre 1834 et la liste du personnel médical de 1852 nous précise que cette année là Jean Baptiste Aimé Marsille est toujours médecin-chirurgien et que le second médecin du village se nomme Pauchet Thomas et qu'il a été reçu médecin le 24 mai 1848.

Mais revenons à cet acte de mariage du 9 avril 1828 dont nous nous sommes un moment écarté. On apprend dans cet acte que Louis François Rigaut est notaire, qu'il a 43 ans, qu'il est le frère de l'épouse et qu'il a succédé dans l'étude notariale à son père devenu cultivateur, que Jacques François Picard, âgé de 33 ans, est le beau frère des mariés, que Jean Baptiste Adhéland Vasseur, peigneur de laine, âgé de 33 ans, est le beau-frère du contractant, que Pierre François Picard, ménager âgé de 33 ans est son cousin germain.

Tous demeurent à Querrieu à l'exception de Jacques François Picard qui habite à Pont-Noyelles.

Le 31 mai 1838 est décédé Pierre Marsille, médecin et chirurgien âgé de 81 ans, époux de Françoise Brigitte Darras, 71 ans, né à Querrieu, fils de feu Pierre Marsille et Marie Charlotte Briaut, père de Jean Baptiste Aimé Marsille, 35 ans, chirurgien à Querrieu et Jean Baptiste Abraham Vasseur, 43

ans, contremaître, beau-fils de Pierre Marsille.

On peut toujours voir la tombe de Pierre Marsille, ce premier médecin de Querrieu qui était né le 3 août 1757. Cette tombe se trouve en entrant dans la partie gauche de l'ancien cimetière de Querrieu, là où tant de stèles funéraires s'écroulent depuis quelques années, poussées par la main du temps ou par d'autres, moins innocentes.

Jean Baptiste Aimé Marsille, également médecin et chirurgien comme son père, décède à Querrieu à l'âge de 52 ans le 24 décembre 1854. Il a eu des enfants qui ont quitté Querrieu très tôt. Par exemple Philogène Alfred fait ses études à Paris au moment où il passe le conseil de révision ; un second fils prénommé Côme deviendra négociant à Paris et au Pré St Gervais.

DES MARSILLE CELEBRES ?

Le place qui m'est réservée dans cette revue ne me permet pas d'épuiser le sujet concernant les Marsille, issus des médecins et chirurgiens de Querrieu. Mais ce qui est troublant c'est que dans le catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale, tome 107, on découvre qu'en 1820 un auteur portant le nom de Marsille, prénom C.A. (peut-être Constant Alfred), originaire de Querrieu, publie un mémoire à Monsieur Seigneur-Gens, docteur en médecine ; ce mémoire de format in 8 - 7 pages, est imprimé à Paris en 1820 chez Rignoux. Je ne sais ce qu'il

contient ; cet ouvrage n'est pas à la Bibliothèque municipale d'Amiens, pas plus qu'aux Archives départementales. Il ne m'est pas possible non plus de publier un manuscrit inédit rédigé en 1848 par un certain Docteur C. Marsille.

Cet auteur est-il le même que celui cité précédemment ? On verra plus loin qu'il est attaché au département.

Ce manuscrit s'intitule "*Mémoire sur la Valachie*".

Le docteur C. Marsille est médecin de sa profession. Il est "*Chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne de Russie*" (c'est la décoration russe que l'on décernait aux étrangers très méritants). Il est en même temps, en 1848, "*Ancien médecin en Chef du Comité Supérieur de Santé sous l'administration Russe en Valachie*".

Je ne trouve pas trace de la naissance de ces deux auteurs à Querrieu, même celle de celui qui se dit dans sa publication au docteur Seigneur-Gens, être originaire de cette localité. Je n'ai toutefois pas dépouillé la totalité de l'Etat Civil de cette commune.

Je découvre dans les tables alphabétiques de la Conservation des Hypothèques de l'arrondissement d'Amiens que résidait à Paris en 1824 au n° 5 de la rue de Tracy, un certain Constant Marsille, médecin de sa profession. La teneur des documents de la Conservation des Hypothèques m'indique que ce médecin était originaire de l'arrondissement d'Amiens et qu'il était toujours en vie en 1835. Ce personnage est-il un frère de Pierre Marsille ou de Jean-Baptiste Aimé Marsille ?

Ce qui est certain, c'est que le

mémoire sur la Valachie a été présenté par le Docteur Marsille le 16 février 1848 à l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts du département de la Somme, qu'il a été, suivant les indications portées sur ce mémoire, lu en séance des 8 et 22 avril 1848. Cette présentation et lectures n'a pas été consignée dans les P.V. de l'Académie qui sont imprimés. Ce qui fait que ce mémoire est resté à l'état de manuscrit et n'a jamais été imprimé ni vulgarisé.

LE NOM DE FAMILLE MARSILLE

Le nom de famille Marsille est peu répandu en France et dans le département. Dans la Somme le nom a tendance à disparaître par le fait du manque de descendant masculin. Le berceau de ce nom de famille dans la Somme est essentiellement dans les 5 communes de Querrieu, Pont-Noyelles, Bussy et Daours, La Neuville et Corbie.

Provenant de ces communes on trouve - à travers le temps - des descendants à Pierregot, Camon, Paris, Morcourt, Thièves, Warloy, Le Pré-St-Gervais, La Rochelle, Levallois Perret, Criel, Lahoussoye, Heilly, Villers-Bocage, Villers-Bretonneux, Dunkerque, Amiens, Lamotte-Brebière, Franvillers, Vecquemont, Combles, St-Vaast d'Equiqueville, Neufchatel-en-Bray, Rouen, Réalcamps, Cerisy-Gailly, Arival, Ailly-sur-Somme, Hérissart.

Et si je m'y attache, c'est que ce nom de famille est celui de ma branche maternelle.

LE MANUSCRIT DU DOCTEUR MARSILLE

Mais revenons au manuscrit du Docteur Marsille. Il est fort bien fait :

il est composé d'une belle écriture sur un papier format 25 x 39. Les renseignements qu'il contient sont géographiques, historiques, administratifs, religieux, etc...

Il mérite d'être publié même si ces renseignements ont un siècle et demi.

Le Docteur Marsille conclut par ces mots : *"Les Roumains sont pleins de belles qualités ; ils ont le droit d'espérer un meilleur avenir, ils ne sont point dégénérés et un temps viendra, il faut l'espérer, où ils prouveront à l'Europe toute entière que s'ils ont eu leur époque de malheur, ils sont restés dignes de leur temps de gloire et de leur ancêtres" !*

Cent quarante trois ans se sont passés depuis le souhait du Docteur Marsille. L'Europe naît péniblement et des événements récents ont démontré que les Roumains étaient toujours sous l'oppression.

Le *"temps-vie"* passe si vite pour ce qui est la mémoire. Il est pourtant très long pour ce qui est de la souffrance et chacun sait que l'attente est la pire agonie.

Cela prouve que l'unité immuable *"temps"* n'a pas la même valeur pour tout le monde.

Claude BLOQUET.

(1) *L'orthographe des noms sera soumise à transformation dans les actes au cours du temps.*

(2) *Nouvelle orthographe trouvée dans les actes.*

(3) *On verra dans son acte de décès en date du 31 mai 1838 que ce Pierre MARSILLE, maître en chirurgie, est bien le fils de Pierre MARSILLE, manouvrier, et de Charlotte BRIAU, précités.*

POUR EN SAVOIR PLUS.

Cette rubrique bibliographique s'adresse aux passionnés d'histoire locale qui trouveront ci-dessous une liste d'ouvrages anciens et récents concernant l'Histoire de la Picardie en général et celle du Canton de Villers-Bocage en particulier.

Jules CORBLET :

"Hagiographie du diocèse d'Amiens", 1868.

Henri DAUSSY :

"D'Amiens à Albert après la bataille de Pont-Noyelle", 1884.

René DEBRIE :

"Répertoire des surnoms picards dans la Somme au XIXème siècle", 1988.

Albert DEMANGEON :

"La Picardie et les régions voisines, Artois, Cambrésis, Beauvais", 1905 (thèse).

**Jacques de WAILLY
et Maurice CRAMPON :**

"Le folklore de Picardie", 1968

Jacques DULPHY :

"Les loups dans la Somme", 1988

**Jean-François LEBLOND
et Yvan BROHARD :**

"Vie et traditions populaires en région Picardie", 1989.

Robert LEGRAND :

"La Révolution dans la Somme, Conventionnels, Jacobins et Soldats", 1988

Christian MANABLE :

"Il y a 120 ans, la Bataille de l'Hallue", in le Courrier Picard du 11 octobre 1990.

Jean PARENT :

"Le Conseil Général de la Somme de 1871 à 1914", 1985 (thèse).

"La fiscalité dans le canton de Villers-Bocage", in Hommes et Terres du Nord, n° 4, 1990

"Vieilles maisons françaises", n° 119, octobre 1987

(à suivre...)

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans l'édition de notre deuxième numéro (mai 1991). Page 15, la photographie aérienne représente **Flesselles** et non pas Vignacourt.